

# **L'arrière-fond de la crise actuelle de l'Église : entre américanisme et modernisme**

# INTRODUCTION

---

De nos jours, lorsqu'il est question de la crise de l'Église, les analyses sociologiques mettent en avant l'effondrement du Christianisme, surtout dans les pays d'ancienne chrétienté, avec à l'appui des statistiques alarmants concernant la baisse de la pratique religieuse et des vocations. S'ajoute à cela, les couvertures médiatiques où sont régulièrement étalées de lamentables « affaires » de mœurs dont sont responsables des prêtres, et plus grave encore des évêques et même des cardinaux, certains se demandant même si cette immoralité n'est pas « systémique » à l'intérieur de l'Église. Un abus pratiqué par un ministre de l'Église sera toujours un crime de trop, d'autant plus grave qu'il est commis par une personne censée représenter Dieu. Quoi qu'on en dise parmi les responsables religieux – il faut bien se rassurer comme on peut ! – le discrédit de l'Église est total auprès des gens non-pratiquants et risque de durer encore de nombreuses années. S'ajoute à cela, plus grave encore, la perte de confiance envers l'institution, quand ce n'est pas la révolte qui ne cesse de croître dans les rangs des fidèles, déjà bien clairsemés. Nous pourrions être tentés d'en conclure que le problème de l'Église est une dérive essentiellement morale et que le meilleur moyen de redresser la situation est de procéder à coups de réformes, de lettres pastorales et autres *motu proprio* au ton viril.

Il nous semble que les analyses de la crise de l'Église en restent souvent à la surface. Il faut aller plus loin, plus profond pour expliquer la déliquescence actuelle de l'Église catholique dans les sociétés dites développées. On ne remédiera à rien, et dans le diagnostic et dans le traitement de la maladie, tant qu'on ne regardera pas en face l'arrière-fond de la crise qui est théologique. Les crises morales dans l'Église, quelles que soient les époques, ont toujours leur origine dans une crise doctrinale. Jésus se définit comme « Vérité et Vie » (Jn 14, 6) : lorsque la vérité devient relative, à plus ou moins long terme, les comportements se relâchent. « Il faut vivre comme l'on pense, autrement on finit par penser comme l'on vit », selon le bon mot de Paul Bourget.

Pour reprendre la question des prêtres et plus largement de la crise morale qui atteint l'Église, réécoutons deux voix autorisées. Elles affirment, de manière unanime, que derrière des problèmes d'identité ou de relâchement moral, se cache très souvent, pour ne pas dire toujours, une dérive théologique.

- Pour rendre compte de la grave *perte d'identité* qui a pris de plein fouet de nombreux prêtres et qui a provoqué un nombre important d'abandons parmi eux, Jean-Paul II pointait la crise théologique qui a suivi le Concile : « Cette crise [de l'identité du prêtre] est apparue dans les années qui ont suivi immédiatement le Concile. Elle est née d'une interprétation erronée, parfois même volontairement tendancieuse, de la doctrine du

Magistère conciliaire. Là se trouve indubitablement l'une des causes d'un grand nombre de défections alors subies par l'Église<sup>1</sup>. »

- Considérons maintenant de plus près la *crise morale* à l'intérieur de l'Église. Les analyses du défunt pape Benoît XVI à propos des affaires de pédophilie méritent vraiment qu'on y porte attention. On retrouve la même conclusion que Jean-Paul II évoquée à l'instant : la crise morale a pour arrière-plan une crise théologique. « Le processus de dissolution de la conception chrétienne de la morale, écrivait Benoît XVI en 2019, longtemps préparé et toujours en cours, comme j'ai essayé de le montrer, a connu dans les années 1960 une radicalité comme jamais auparavant. Cette dissolution de l'autorité doctrinale de l'Église en matière morale a nécessairement des répercussions également dans les différents domaines de la vie de l'Église. [...] En ce qui concerne le problème de la préparation au ministère sacerdotal dans les séminaires, il y a en fait un large effondrement de la forme de cette préparation en vigueur jusqu'à ce moment<sup>2</sup>. »

\*\*\*

La réflexion qui suit, voudrait mettre en lumière l'arrière-fond théologique qui explique l'essoufflement actuel de l'Église, avec cette impression désagréable qu'elle glisse de plus en plus vers un vague humanitarisme. Sans du tout prétendre être exhaustif, il nous semble que la crise actuelle a pour arrière-plan un mélange de deux hérésies modernes : l'américanisme et le modernisme. Déjà en son temps – que dirait-il aujourd'hui ? – le père Garrigou-Lagrange faisait ce constat : « Le naturalisme pratique, qui est la négation de l'esprit de foi dans la conduite de la vie, tend toujours à renaître sous des formes plus ou moins accentuées, comme on l'a vu il y a quelques années dans l'américanisme et le modernisme<sup>3</sup>. » Dans une formule incisive, l'historien des crises du clergé français, Paul Vigneron dit que ces deux hérésies peuvent être synthétisées en ces termes : avec l'américanisme, c'est « soyons plus actifs ! » et avec le modernisme, c'est « soyons plus intelligents ! »<sup>4</sup>

Ces deux grandes erreurs, apparues à la fin du XIX<sup>e</sup>, constitueront les deux grandes parties de notre exposé, avec à chaque fois, deux sous-parties : une première replacera l'américanisme et le modernisme dans leur contexte historique propre tandis qu'une seconde sous-partie fera apparaître à chaque fois combien ces deux hérésies n'ont surtout pas disparu de nos jours : avec les « néo-américanisme » et « néo-modernisme » actuels, même s'ils ont changé de costume, les thèses de fond demeurent identiques.

---

<sup>1</sup> JEAN-PAUL II, Exhortation apostolique sur la formation des prêtres *Pastores dabo vobis*, 1992, n° 11.

<sup>2</sup> Texte du Pape émérite Benoît XVI sur la crise des abus dans l'Église, avril 2019.

<sup>3</sup> Réginald GARRIGOU-LAGRANGE, o.p., *Les trois âges de la vie intérieure*, Éd. Quentin-Moreau, pp. 305-306

<sup>4</sup> Paul VIGNERON, *Histoire des crises du clergé français contemporain*, (1976), Éd. Téqui, p. 30.

Première partie  
**L'américanisme**

# 1. Histoire et thèses de l'américanisme

## 1.1. Histoire de l'américanisme

Paul Vigneron, Docteur ès Lettres de l'université de Nancy II, a écrit un ouvrage que tout prêtre devrait avoir lu : « Histoire des crises du clergé français contemporain<sup>5</sup>. » Lorsqu'on est confronté à une période incertaine où les choses de la foi semblent devenues extrêmement confuses, rien de plus sage que de recourir à l'histoire. Comme elle se répète souvent, les leçons de l'histoire permettent d'avoir du recul vis-à-vis de manières d'être et de penser de la pensée dominante du moment. Le « politiquement correct » n'existe pas seulement dans la société, il peut malheureusement être très insidieux dans la sphère ecclésiale, surtout lorsqu'il tente de s'imposer sous le costume de la vertu, la fraternité, la miséricorde...

En quelques pages lumineuses, l'historien Paul Vigneron retrace l'émergence et la pensée de l'américanisme<sup>6</sup> à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Nous sommes en 1872, un prêtre de 54 ans originaire de New-York converti du protestantisme, Isaac Hecker, originaire de New-York voyage en Europe pour se refaire une santé. Il s'est tellement donné dans son apostolat et tout particulièrement dans la fondation d'une jeune congrégation, les *Paulistes*, qu'il a fait un burn-out avec des phases de profonde dépression. Dans un petit mémoire qu'il écrit au fil des rencontres, il conclut que la formation donnée aux catholiques en Europe ne correspond plus aux besoins de ce temps : trop de « piétisme » dans leur spiritualité, l'initiative individuelle est réprimée, manque d'audace et d'énergie qui empêche les « succès » politiques et apostoliques. Pour remédier à ces faiblesses, pour être davantage en prise avec le monde moderne, il préconise trois priorités :

1. Tout d'abord, ne pas trop chercher à développer les vertus chrétiennes, le seul important est d'apprendre aux fidèles à se laisser guider par le Saint Esprit.
2. Ensuite, puisque la situation du moment commande plus d'initiative et d'effort personnel, il faut délaissier ce qu'il appelle les vertus « passives » telles que l'humilité, l'obéissance, la spiritualité de la croix, et promouvoir surtout les vertus « actives » telles l'audace, la ténacité, l'efficacité.
3. Enfin, ajoute le père Hecker, depuis la proclamation de l'infaillibilité pontificale en 1870, l'autorité de l'Église ne court plus de risques : donc que chaque chrétien se guide donc librement sous l'impulsion de l'Esprit qui souffle en lui.

À la fin de 1874, le Père Hecker envoie son mémoire au Vatican, pensant qu'il serait bien accueilli. On lui interdit de le publier. Mais certains se sont emparés de sa brochure et l'éditent à Londres sans nom d'auteur et la traduisent en français. Le Père meurt en 1888 après seize ans de souffrances physiques terribles. Signalons tout de même, et c'est tout à

<sup>5</sup> Paul VIGNERON, *Histoire des crises du clergé français contemporain*, (1976), Éd. Téqui. (Malheureusement épuisé)

<sup>6</sup> Paul VIGNERON, *Histoire des crises du clergé français contemporain*, (1976), Éd. Téqui, pp. 34 ss.

l'honneur de ce prêtre, que ces années de souffrance l'ont amené à une conversion intérieure profonde sur la fin de sa vie. Ce qu'il considérait avec un certain mépris, les fameuses « vertus passives », c'est-à-dire la vie intérieure, l'union à la volonté de Dieu, l'abandon au cœur de la croix, sont devenues siennes. Un de ses frères en religion rapporte de lui cette confiance émouvante : « Toute cette souffrance crucifiante m'a beaucoup purifié et m'était très nécessaire. Oh ! quel était mon orgueil et ma vanité ! Ces longues années de délaissement de la part de Dieu m'en ont guéri ».

Malheureusement, avec la publication de son *mémoire* le mal est fait, ses idées se répandent partout. L'épiscopat américain rêve de le faire canoniser comme prophète du dynamisme. Un archevêque du Minnesota, Monseigneur Ireland, répand sa pensée en France. L'optimisme de son discours impressionne : il invite à délaisser la piété pour mieux promouvoir l'action, l'esprit d'entreprise. Il affirme même que la prière est souvent un refuge pour la mollesse et la lâcheté, le catholique d'aujourd'hui est beaucoup trop résigné à ce qu'il croit être la volonté de Dieu. Ainsi, au nom de l'efficacité apostolique, il remet en cause les fondements de la spiritualité, de la prière et de la croix : c'est cela l'américanisme.

## ***1.2. Réaction du pape Léon XIII***

Pour tenter de résoudre cette crise, le Pape Léon XIII adresse, le 22 janvier 1899, au cardinal américain Gibbons, archevêque de Baltimore, une lettre condamnant l'américanisme. Afin de « sauvegarder l'intégrité de la foi et garantir la sécurité des fidèles », il réprovoque l'opinion selon laquelle « il faut que l'Église s'adapte davantage à la civilisation d'un monde parvenu à l'âge adulte », ainsi que ceux qui « soutiennent qu'il est opportun, pour gagner les cœurs des égarés, de taire certains points de doctrine comme étant de moindre importance, ou de les atténuer au point de ne plus leur laisser le sens auquel l'Église s'est toujours tenue ».

Au début de 1902, Monseigneur Turinaz, évêque de Nancy, publie une brochure dans laquelle il s'en prend à l'américanisme qui remet en cause la formation intellectuelle et spirituelle du jeune clergé : « La négation du surnaturel a essayé de pénétrer dans le sanctuaire. [...] Elle a dit aux prêtres : la cause de la stérilité de ton ministère et de ton impopularité, ce sont tes prétentions au surnaturel. Descends de ces hauteurs d'où tu crois dominer la foule, comble l'abîme que tu as creusé entre toi et la société moderne, marche dans les basses vallées, dans la poussière et la boue de ce monde. Que ta vie soit celle de tous. Moins tu seras prêtre, plus tu seras compris et suivi. Parle à ces multitudes avides de bien-être, ivres d'orgueil, affolées par les conquêtes de la science, le seul langage qu'elles puissent entendre. Arrière la foi simple et docile ! Arrière la folie de la Croix ! Silence à Jésus-Christ crucifié ! »

Cette crise suscita par ailleurs la réponse spirituelle de Dom Chautard, notamment par son ouvrage-monument *L'âme de tout apostolat*. (Je témoigne, que même dans les années 1990, dans les séminaires, on déconseillait la lecture de cet ouvrage). Sous la plume du père abbé de Sept-Fons, on peut lire : « Des adorateurs en esprit et en vérité, voilà ce que

Notre Seigneur réclame avant tout. L'américanisme, lui, se figure qu'il apporte une grande gloire à Dieu en visant principalement les résultats extérieurs<sup>7</sup>. » En 1913, la nouvelle doctrine de l'américanisme est devenue très agressive. Non seulement on refuse de pratiquer la vie intérieure, mais on se moque de ceux qui s'y adonnent. L'esprit de pénitence est dénigré. Dom Chautard note qu'il se trouve des croyants pour dire que la vie du saint curé d'Ars fut « égoïste et stérile ». « Ne sachant plus croire à la vertu de l'immolation cachée, ajoute-t-il, on ne se contentera pas de traiter de lâches et d'illuminés ceux qui s'y adonnent [...] on les tournera en dérision<sup>8</sup>. »

---

<sup>7</sup> Dom CHAUTARD, *L'âme de tout apostolat*, p. 26. Cité par Paul VIGNERON, *Histoire des crises du clergé français contemporain*, (1976), Éd. Téqui, p. 45.

<sup>8</sup> Dom CHAUTARD, *L'âme de tout apostolat*, p. 39. Cité par Paul VIGNERON, *Histoire des crises du clergé français contemporain*, (1976), Éd. Téqui, p. 46.

## 2. Le néo-américanisme actuel

Tentons de résumer les grandes thèses de l'américanisme et leurs conséquences. Tout d'abord, une conception faussement optimiste de la nature humaine avec une méconnaissance du péché originel et ses conséquences ; un oubli de la gravité du péché mortel avec pour conséquence une conception du salut vidée de sa dimension d'expiation, de réparation ; un grand silence sur la vie éternelle, puisque l'important ce sont les œuvres ici-bas. En ce qui concerne plus directement la mission : il y a une telle volonté d'être en phase avec le monde, ses méthodes et son « bougisme » qu'on préconise d'épouser son « progressisme ». L'apostolat est très marqué par l'activisme, l'obsession envers l'efficacité, la polarisation sur les œuvres extérieures. La référence est l'esprit d'entreprise, le marketing, l'organisation, le « process ». Cela a pour conséquence un dédain envers la vie intérieure et la juste « passivité » à la grâce, et surtout un oubli de la croix et de la mortification.

Nous voudrions montrer maintenant comment ces thèses de l'américanisme, qui datent pourtant de la fin du XIX<sup>e</sup>, n'ont pas disparu du paysage ecclésial. Bien au contraire, on se demande même si elles ne sont pas exacerbées de nos jours : ces idées erronées affleurent parfois de manière explicite dans des prises de paroles mais la plupart du temps c'est à travers un climat plus ou moins diffus.

### 2.1. Une conception erronée de la nature humaine

L'américanisme est marqué par un optimisme aveugle en ce qui concerne la nature humaine : pourquoi, se demande-t-il, donner une telle place aux vertus dites passives telles que l'humilité, l'obéissance, la mortification en vue de « mâter » la nature humaine ? N'y a-t-il pas là une dépréciation dangereuse de l'homme sorti des mains de Dieu, notre nature ne vient-elle pas de Dieu ? L'américanisme invoque même l'axiome bien connu de saint Thomas selon lequel la grâce ne doit pas détruire la nature mais la perfectionner, ceci afin de justifier que les mouvements de la nature ne sont pas déréglés ? Prenons garde de ne pas enfermer la pensée de saint Thomas dans de petites cases étroites prédéterminées. À certains moments Thomas parle de la nature humaine, au sens philosophique du terme, en ce qu'elle a d'essentiel et de bon, sortie des mains de Dieu. Dans d'autres passages, il considère la nature humaine blessée par le péché originel. L'Aquinatense enseigne que, suite au péché originel, les hommes naissent avec une volonté détournée de Dieu, inclinée au mal et affaiblie dans l'adversité, avec une raison portée à l'erreur et avec une sensibilité portée au dérèglement<sup>9</sup>. En ce qui concerne la nature humaine, tel est l'enseignement de l'Église catholique, qui, précisons-le, se démarque de la vision pessimiste d'un Luther par exemple.

---

<sup>9</sup> « En tant que la raison est dépouillée de son adaptation au vrai, il y a blessure d'ignorance ; en tant que la volonté est dépouillée de son adaptation au bien, il y a blessure de malice ; en tant que l'irascible est dépouillé de son adaptation à ce qui est ardu, il y a blessure de faiblesse ; en tant que le concupiscible est dépouillé de son adaptation à des plaisirs modérés par la raison, il y a blessure de convoitise. Ce sont donc bien là les quatre blessures infligées à toute la nature humaine par le péché du premier père. » : Saint THOMAS D'AQUIN, *Somme Théologique*, I-II, q. 85, 3.

## 2.2. Une doctrine erronée du péché originel

La vision de l'homme selon l'américanisme se présente donc sous une livrée extrêmement positive, sauf qu'elle oublie l'état de l'humanité marquée par le péché originel, ce qui fausse tout, jusqu'à la pleine compréhension de la rédemption. Sommes-nous sortis de cette ornière ? Je crois que malheureusement nous nous y sommes enfoncés. Un nombre non négligeable de théologiens contemporains nient le caractère historique du péché originel. D'autre part, ils se refusent à dire que ce péché de désobéissance a été commis par un premier couple en tant que tête de l'humanité et qu'il a entraîné une perte de la grâce de Dieu et des dons qui l'accompagnaient<sup>10</sup>. Ce péché des origines aurait été transmis à tous les hommes, par « imitation » et non pas par « propagation » intérieure<sup>11</sup>. Plusieurs scénarios sont proposés par les négateurs de la doctrine du péché originel, en voici quelques exemples :

- Selon le jésuite **Gustave Martelet**, le péché de désobéissance de Genèse 3, n'est pas le premier péché, mais « le péché actuel paraboliquement jeté au début de l'histoire<sup>12</sup>. » Le péché *originel* n'est ainsi nommé que « parce qu'il est *antérieur* à la liberté de chaque individu qui s'en trouve objectivement marqué, du fait qu'il entre dans un monde *historiquement pécheur* ». La position du jésuite s'éloigne sensiblement de l'enseignement du *Concile de Trente* et du *Catéchisme* qui affirme : « Nous tenons donc, avec le Concile de Trente, que le péché originel est transmis avec la nature humaine, 'non par imitation, mais par propagation', et qu'il est ainsi 'propre à chacun'<sup>13</sup>. »
- La proposition, certes plus nuancée, de Monseigneur **André Léonard**, ancien archevêque de Malines-Bruxelles n'est pas non plus satisfaisante : « Ce récit [celui du péché d'Adam dans la Genèse], écrit-il, est évidemment symbolique, non pas parce qu'il raconterait une illusion, mais parce que la réalité qu'il évoque et qui n'appartient pas au monde historique présent – puisqu'elle est justement à son origine – est exprimée dans les termes et selon les schèmes de notre expérience actuelle et donc de manière forcément inadéquate<sup>14</sup>. »
- **David Sendrez**, qui enseigne à la Faculté Notre-Dame et à l'Institut supérieur des Sciences religieuses du Collège des Bernardins adopte en gros la même idée selon laquelle le péché originel serait hors de l'histoire et la précéderait. Ce théologien propose ce qu'il appelle une « lecture faible » de Genèse 3 et de Romains 5 – « par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort s'est étendue sur tous les hommes ». « Le péché originel originant, écrit Sendrez, est le premier péché, où premier s'entend de manière *méta-historique*. [...] La donnée

---

<sup>10</sup> Sur ce sujet, on lira avec profit : Père Philippe-Marie MARGELIDON, *La condition originelle et la tentation d'Adam, le péché originel et sa transmission*, Éd. Téqui. (2023).

<sup>11</sup> « Tout le genre humain est en Adam 'comme l'unique corps d'un homme unique' (S. Thomas d'A., *mal.* 4,1) Par cette 'unité du genre humain', tous les hommes sont impliqués dans le péché d'Adam, comme tous sont impliqués dans la justice du Christ. » : *Catéchisme de l'Église Catholique* n° 404.

<sup>12</sup> Cf. Gustave MARTELET, *Libre réponse à un scandale*, Éd. du Cerf, 1986.

<sup>13</sup> *Catéchisme de l'Église Catholique* n° 419.

<sup>14</sup> Cf. Monseigneur André LEONARD, *Les raisons de croire*, Éd. Fayard, 1987.

dogmatique affirmant que le péché d'Adam a changé celui-ci et ses descendants en un état pire, en leur corps et en leur âme, n'a pas besoin, pour être honorée, que l'on suppose deux états du monde historiquement et successivement réalisés, celui d'avant le péché et celui d'après<sup>15</sup>. »

Le scénario proposé par Monseigneur Léonard et David Sendrez est séduisant mais il ne respecte pas « l'incarnation » historique du péché originel. En son temps, le jésuite André Manaranche évaluait ainsi la thèse de Léonard : « La première faute est bien une origine, mais cette origine est à l'intérieur de notre univers. Adam est une créature humaine apparue sur la terre ferme, non un ange. [...] J'ai l'impression que ce scénario confond le péché d'Adam avec celui de l'ange<sup>16</sup>. »

### 2.3. *La morale de l'Église attaquée*

À propos des tenants de l'américanisme, le père Garrigou-Lagrange, note qu'on « les a vus oublier la gravité du péché mortel<sup>17</sup>. » Écoutons Bossuet, chantre des vérités catholiques : « Plus grand, sans comparaison, que tous les maux qui menacent du dehors parce que c'est la dépravation du dedans. Plus grand que les maladies du corps les plus pestilentielles, parce que c'est un venin fatal à la vie de l'âme. Plus grand que la perte de la raison parce que c'est la perte de la probité et de la vertu et qu'après tout, c'est perdre plus que la raison, que d'en perdre le bon usage sans quoi la raison même n'est plus qu'une extravagance et un égarement criminel. Mal intime qui efface en nous, et qui y déracine tout ce qui nous unit à Dieu. [...] Mal par-dessus tous les maux, malheur excédant tous les malheurs parce que nous y trouvons tout ensemble un malheur et un crime, malheur qui nous accable, mais crime qui nous déshonore, malheur qui ôte toute espérance, mais crime qui nous ôte toute excuse<sup>18</sup>. »

De nos jours, un certain nombre de moralistes ne nient pas de manière frontale la réalité du péché mortel, ils en vident la substance en s'attaquant très précisément à ce que la théologie appelle les « actes intrinsèquement mauvais ». De quoi s'agit-il ? Commençons par définir ces actes toujours mauvais, en reprenant l'encyclique *Veritatis Splendor* de Jean-Paul II : Les actes « intrinsèquement mauvais, ils le sont toujours et en eux-mêmes, c'est-à-dire en raison de leur *objet* même, *indépendamment des intentions* ultérieures de celui qui agit et des *circonstances*. De ce fait, sans aucunement nier l'influence que les circonstances, et surtout les intentions, exercent sur la moralité, l'Église enseigne 'qu'il y a des actes qui, par eux-mêmes et en eux-mêmes, indépendamment des circonstances, sont toujours gravement illicites, en raison de leur objet'<sup>19</sup>. »

---

<sup>15</sup> Cf. David SENDREZ, *Le péché originel*, Éd. Parole et Silence, 2018.

<sup>16</sup> André MANARANCHE, *Adam où es-tu ? Le péché originel*, Éd. Le Sarment Fayard, p. 209.

<sup>17</sup> Réginald GARRIGOU-LAGRANGE, *Les trois âges de la vie spirituelle*, Éd. Quentin Moreau, (2022), Tome 1, p. 307.

<sup>18</sup> BOSSUET, 3<sup>e</sup> sermon pour la Circoncision de Notre Seigneur.

<sup>19</sup> JEAN-PAUL II, *Veritatis Splendor* n° 80. « Dans le cadre du respect dû à la personne humaine, le Concile Vatican II lui-même donne un ample développement au sujet de ces actes : 'Tout ce qui s'oppose à la vie elle-même, comme toute espèce d'homicide, le génocide, l'avortement, l'euthanasie et même le suicide délibéré ; tout ce qui constitue une violation de l'intégrité de la personne humaine, comme les mutilations, la torture physique ou morale, les contraintes psychologiques ; tout ce qui est offense à la dignité de l'homme, comme les conditions de vie sous-humaines, les emprisonnements arbitraires, les déportations, l'esclavage, la prostitution, le commerce des femmes et des jeunes ; ou encore les conditions de travail dégradantes qui réduisent

La volonté des théologiens « situationnistes » est claire, ils veulent changer la morale de l'Église en ce qui concerne la contraception, l'homosexualité et l'indissolubilité du mariage, et même pour certains, l'avortement, l'euthanasie.

- Ils vont jusqu'à invoquer saint Thomas pour dire que les normes générales ne peuvent pas embrasser dans l'absolu toutes les situations particulières. En fait, ils tordent la pensée du Docteur commun, car celui-ci distingue les normes positives et les normes négatives. Si les préceptes positifs – par exemple « honore ton père et ta mère » –, n'obligent pas toujours et en toutes circonstances, par contre en ce qui concerne les préceptes négatifs – « Tu ne feras pas d'adultère » – ils obligent toujours et en toutes circonstances<sup>20</sup>.
- La notion de « bien possible » est la subtile clé de leur argumentation. Comme l'analyse très bien Delphine Collin, doctorante en théologie morale : C'est au nom de ce « bien possible » qu'ils justifient le « choix sage » d'user de la contraception ou autre acte immoral en fonction des situations. « Selon eux, un mal intrinsèque deviendrait un bien dans certaines circonstances, parce que les personnes ne pourraient pas faire davantage. Mais un mal intrinsèque n'est pas un bien possible, y compris dans des situations spécifiques, par la raison qu'il n'est pas un bien et ne le sera jamais<sup>21</sup>. »
- Au fond ces théologiens désespèrent de la grâce, et plus grave encore, ils se posent en maître de la loi divine. La morale est chrétienne car elle est théologique, c'est-à-dire fondée sur la vie dans l'Esprit qui donne d'accomplir ce qui nous semble impossible : « Ce serait une très grave erreur, précise Jean-Paul II, que d'en conclure que la règle enseignée par l'Église est en elle-même seulement un 'idéal' qui doit ensuite être adapté, proportionné, gradué, en fonction, dit-on, des possibilités concrètes de l'homme, selon un équilibre des divers biens en question. Mais quelles sont les possibilités concrètes de l'homme ? Et de quel homme parle-t-on ? De l'homme dominé par la concupiscence ou bien de l'homme racheté par le Christ ? Car c'est de cela qu'il s'agit : de la réalité de la Rédemption par le Christ. Le Christ nous a rachetés ! Cela signifie : il nous a donné la possibilité de réaliser l'entière vérité de notre être ; il a libéré notre liberté de la domination de la concupiscence<sup>22</sup>. »

La théologie classique tient compte des facteurs subjectifs et des circonstances, si bien qu'un *désordre objectif* n'entraîne pas à tous coups une *culpabilité subjective* grave : les personnes peuvent avoir une grande ignorance concernant la malice intrinsèque de tel ou tel acte immoral, mais la culpabilité amoindrie, voire quasi nulle des personnes concernées, ne fait pas pour autant de l'acte mauvais un acte bon.

---

les travailleurs au rang de purs instruments de rapport, sans égard pour leur personnalité libre et responsable : toutes ces pratiques et d'autres analogues sont, en vérité, infâmes. Tandis qu'elles corrompent la civilisation, elles déshonorent ceux qui s'y livrent plus encore que ceux qui les subissent et insultent gravement l'honneur du Créateur'. » : *Veritatis Splendor* n° 80.

<sup>20</sup> « Si l'on considère les préceptes moraux positifs, la prudence doit toujours vérifier leur pertinence dans une situation déterminée, en tenant compte, par exemple, d'autres devoirs peut-être plus importants ou plus urgents. Mais les préceptes moraux négatifs, c'est-à-dire ceux qui interdisent certains actes ou comportements concrets comme intrinsèquement mauvais, n'admettent aucune exception légitime ; ils ne laissent aucun espace moralement acceptable pour 'créer' une quelconque détermination contraire. » : *Veritatis Splendor* n° 67.

<sup>21</sup> Delphine COLLIN, « La morale de l'Église en danger », *La Nef*, n° 355, février 2023, p. 9.

<sup>22</sup> *Veritatis Splendor* n° 103.

## 2.4. *L'oubli des fins dernières*

Même si l'américanisme n'aborde pas directement la question des fins dernières, celle-ci est directement liée au péché mortel dont nous venons de parler. En effet, s'il n'y a plus de péché faisant mourir en nous la vie de Dieu, puisque les circonstances atténuantes font qu'un mal peut devenir un « bien possible », on comprend sans difficulté qu'il n'y a plus aucune inquiétude à avoir pour l'au-delà : « On ira tous au paradis ! »... D'ailleurs, la mode se répand dans le cadre des sépultures chrétiennes de remplacer le mot *enterrement* par *enciellement*.

Les travaux du sociologue Guillaume Cuchet l'ont amené à cette conclusion au sujet de la crise de la prédication des fins dernières qui a débuté dans les années 60 : « Cette rupture au sein de la prédication catholique a créé une profonde discontinuité dans les contenus prêchés et vécus de la religion de part et d'autre des années 1960. Elle est si manifeste qu'un observateur extérieur pourrait légitimement se demander si, par-delà la continuité d'un nom et de l'appareil théorique des dogmes, *il s'agit bien toujours de la même religion*<sup>23</sup>. »

Saint Ignace de Loyola, dans ses très sérieux *Exercices*, n'hésite pas à proposer une méditation sur l'enfer d'une manière extrêmement suggestive. « Ici je demanderai le sentiment intérieur des peines que souffrent les damnés, afin que, si mes fautes ne me faisaient jamais oublier l'amour du Seigneur éternel, du moins la crainte des peines m'aidât à ne pas tomber dans le péché. [...] Je verrai des yeux de l'imagination ces feux immenses, et les âmes des réprouvés comme enfermées dans des corps de feu. [...] J'entendrai, à l'aide de l'imagination, les gémissements, les cris, les clameurs, les blasphèmes contre Jésus-Christ Notre-Seigneur et contre tous les Saints. »

## 2.5. *Le déni de la croix*

Le père Garrigou-Lagrange mentionne une autre erreur de l'américanisme : « On oublie que le grand moyen pris par Notre-Seigneur pour sauver le monde, c'est la croix<sup>24</sup>. » Lorsqu'on est obsédé par l'efficacité apostolique, comme c'est le cas pour ce naturalisme pratique, la croix finit par être embarrassante. On dira volontiers qu'elle fait partie de la vie de Notre-Seigneur, mais elle ne sera plus intégrée à la vie spirituelle et à la mission des chrétiens.

### 2.5.1. *Le déni de la croix en théologie*

Une société fondée sur l'hédonisme ne peut que faire la chasse à la moindre souffrance. Dans un tel contexte, le discours de l'Église qui parle de souffrance rédemptrice du Christ

---

<sup>23</sup> Guillaume CUCHET, *Comment notre monde a cessé d'être chrétien*. Anatomie d'un effondrement, Éd. du Seuil, (2018), p. 266.

<sup>24</sup> Réginald GARRIGOU-LAGRANGE, *Les trois âges de la vie spirituelle*, Éd. Quentin Moreau, (2022), Tome 1, p. 307.

et de la croix placée au fondement de la vie chrétienne, est devenu irrecevable pour la mentalité actuelle pour qui ne compte que « jouir sans entraves ». La tentation est grande pour les pasteurs, catéchistes, etc., d'épouser cet esprit du monde pour ne pas paraître trop décalé.

Ainsi des théologiens ne retiennent que les paroles du Christ qui vont dans le sens du vent et décrètent, au nom d'une exégèse soi-disant scientifique, que certaines affirmations résolument sacrificielles de l'Évangile n'ont pas été prononcées par Jésus : « L'expression sacrificielle, écrivait le jésuite Joseph Moingt, que les évangélistes ont mise dans sa bouche par le récit de la Cène ne peut pas lui être imputée avec certitude, ni même avec vraisemblance<sup>25</sup>. »

Dans l'homilétique actuelle, la croix est mentionnée, mais elle renvoyée dans le passé de la passion : « Le Christ est ressuscité, dit-on, le Golgotha c'est fini, donc ce n'est pas la peine de parler de la croix, ça appartient au passé ! »

## 2.5.2. Au niveau de la pastorale et de la nouvelle évangélisation

Lors d'une rencontre nationale sur l'Église dans le monde rural qui a eu lieu à Châteauneuf de Galaure en 2022, un évêque français, s'inquiétait dans une homélie de voir « l'esprit d'entreprise » s'installer dans l'Église, dans sa pastorale, sa mission. Le diagnostic est très juste mais il est devenu tabou de le dire : que cet évêque soit remercié pour sa liberté de parole. De nos jours, même certaines communautés religieuses se laissent contaminer par cet esprit de marketing, coaching et autre process entrepreneurial... le nouvel américanisme !

Depuis quelques années à l'intérieur de l'Église, on parle de manière décomplexée de nouvelle évangélisation, les congrès missionnaires fleurissent et font preuve d'inventivité et de générosité qui forcent l'admiration. Pourtant une réalité centrale semble manquer à l'appel dans la dynamique de ces colloques, comme d'ailleurs dans l'ensemble de la pastorale actuelle : la croix. N'en est-on pas venu à confondre les *moyens* de l'évangélisation (évangélisation de rue, annonce directe du kérygme, sites internet attractifs, accueil des pauvres, etc.), au détriment de la *source* de la mission qui est le salut par la croix rédemptrice ? Il est urgent d'interroger notre pastorale sur ce point précis. Il faudra sans doute que l'Église soit dans un état d'effondrement avancé pour qu'on revienne humblement à ces fondamentaux.

Sur ce point précis, voici les réflexions pertinentes de Dom Giulio Meiattini, bénédictin italien et professeur de théologie fondamentale à l'Athénée pontifical Saint-Anselme (Rome). On lui demandait : « L'américanisme, jadis dénoncé par le pape Léon XIII, voulant faire primer l'action organisée sur la contemplation, a marqué certains moments du XXème siècle, en particulier comme tentation pour l'Action catholique. Il semble depuis quelque temps regagner du terrain sous une forme somme toute assez proche, avec la

---

<sup>25</sup> Joseph MOINGT, *L'homme qui venait de Dieu*, éd. du Cerf, (1993), p. 450.

récupération de méthodes d’apostolat dont une partie du clergé attend un renouveau, méthodes empruntées notamment aux évangéliques américains. N’y a-t-il pas quelque lien entre cette option, disons techniciste, de l’apostolat, et la ‘religion de la sortie de la religion’ ? » Voici la réponse du professeur de théologie : « Je ne sais pas si l’américanisme de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle présente une analogie possible avec les phénomènes plus actuels que vous avez mentionnés. Mon impression, bien que je sois un moine vivant loin de l’action pastorale proprement dite, est qu’à ce stade de l’histoire de l’Église nous sommes confrontés à quelque chose de nouveau. Aujourd’hui, le fond du problème est constitué par une formule qui porte l’imprimatur. Je parle du ‘tournant pastoral’. Cette formule nous accompagne depuis plusieurs décennies et est devenue la clé de voûte d’une réinterprétation générale de la vie et de la mission de l’Église. Tout est passé au crible de la perspective pastorale, comprise unilatéralement comme une ‘adaptation’ aux conditions de l’homme contemporain. Il me semble cependant que la pastorale, dans ce sens particulier, ne peut avoir ce rôle de pierre angulaire dans l’architecture générale de la vie ecclésiale. Je me demande, par exemple, ce qu’est devenu le rappel constant, par *Sacrosanctum concilium*, de l’unité ordonnée entre la glorification de Dieu et le salut de l’homme, quand je constate que l’aspect doxologique de la transcendance de Dieu a pratiquement disparu de la sensibilité spirituelle de la majorité des prêtres et des fidèles. Je me demande aussi ce qu’est devenue la primauté de l’écoute de la Parole de Dieu dans le sillage de la Tradition (*Dei Verbum*), quand je vois qu’elle est remplacée dans la pratique par l’écoute des ‘signes des temps’, c’est-à-dire, en fait, des pratiques sociales, qui deviennent dans certains cas le premier lieu théologique, justifiant des écarts criants comme dans le cas du synode allemand par rapport à l’enseignement traditionnel de l’Église. Cette façon de pratiquer et de comprendre le ‘tournant pastoral’, qui culmine dans le slogan de ‘l’Église en sortie’, me semble rejoindre à bien des égards la thèse de Gauchet sur la ‘religion de la sortie de la religion’. L’Église en sortie, en fait, se révèle toujours plus comme une sortie de l’Église. Ou, si l’on veut paraphraser Gauchet, comme ‘l’Église de la sortie de l’Église’<sup>26</sup>. »

### 2.5.3. Au niveau de la vie spirituelle

Pour remédier à cet oubli de la croix, il importe de se mettre à l’écoute des saints. Le contraste est saisissant avec la pastorale et la formation actuelle des fidèles : pas un saint ne fait l’économie de la croix. Commençons par écouter la petite Thérèse, trop souvent associée à une voie d’enfance à l’eau de rose : « Il n’y a que la souffrance qui puisse enfanter les âmes à Jésus<sup>27</sup>. » Le seul fait que ce langage nous choque laisse entrevoir la gravité de notre maladie. Padre Pio, véritable « co-rédempteur » pour tant d’âmes, cloué sur la croix à l’intérieur de son couvent, revenait souvent sur cette vérité : « Si l’on savait le prix d’une âme ! Les âmes ne sont pas données en cadeau : elles s’achètent. Vous ignorez ce qu’elles coûtèrent à Jésus. Aujourd’hui c’est toujours avec la même monnaie qu’il faut les payer<sup>28</sup>. »

<sup>26</sup> <https://www.catholica.presse.fr/2023/01/30/eglise-en-sortie-sortie-de-leglise-n-156/>

<sup>27</sup> Sainte THERÈSE DE LISIEUX, Lettre 129 à Céline.

<sup>28</sup> Cité par Antonio SOCCI, *Le secret de Padre Pio*, éd Téqui, p. 124.

Un prêtre désireux de toucher les âmes, ne peut pas se contenter d'être l'homme de la rédemption par le *cultuel* uniquement – en célébrant la messe – il est nécessaire qu'il inscrive la croix dans *l'existentiel* – c'est-à-dire en portant dans sa vie, dans sa chair un peu de la croix du Seigneur<sup>29</sup>. On connaît la réponse du saint curé d'Ars à un confrère qui se plaignait du peu d'efficacité de son ministère : « Vous avez prié, vous avez pleuré, vous avez gémi, vous avez soupiré. Mais avez-vous jeûné, avez-vous veillé, avez-vous couché sur la dure, vous êtes-vous donné la discipline ? Tant que vous n'en serez pas là, ne croyez pas avoir tout fait<sup>30</sup>. »

Les paroles du saint curé sont une invitation à évoquer la *mortification* qui est à ranger parmi les « vertus passives » tant décriées par l'américanisme. Le *Catéchisme* en rappelle la nécessité pour une vie chrétienne digne de ce nom : « Le chemin de la perfection passe par la croix. Il n'y a pas de sainteté sans renoncement et sans combat spirituel. Le progrès spirituel implique l'ascèse et la mortification qui conduisent graduellement à vivre dans la paix et la joie des béatitudes<sup>31</sup>. » Mélanie Calvat, instruite d'en-haut suite aux apparitions de la Vierge de la Salette – nous sommes dans le milieu du XIX<sup>e</sup> –, laisse entendre que dans un avenir (qui ressemble étrangement au nôtre !), l'oubli de la mortification sera une des causes de l'aveuglement des hommes d'Église, du relâchement dans les communautés religieuses et des divisions dans les familles. « Les chefs, les conducteurs du peuple de Dieu ont négligé la prière et la pénitence, et le démon a obscurci leur intelligence ; ils sont devenus ces étoiles errantes que le vieux diable traînera avec sa queue pour les faire périr. Dieu permettra au vieux serpent de mettre des divisions parmi les régnants, dans toutes les sociétés et dans toutes les familles. On souffrira de peines physiques et morales. [...] Plusieurs abandonneront la foi, et le nombre des prêtres et des religieux qui se sépareront de la vraie religion sera grand ; parmi ces personnes il se trouvera même des évêques. [...] Dans les couvents, les fleurs de l'Église seront putréfiées et le démon se rendra comme le roi des cœurs. Que ceux qui sont à la tête des communautés religieuses se tiennent en garde pour les personnes qu'ils doivent recevoir, parce que le démon usera de toute sa malice pour introduire dans les ordres religieux des personnes adonnées au péché, car les désordres et l'amour des plaisirs charnels seront répandus par toute la terre. [...] Les prêtres deviendront des cloaques d'impureté<sup>32</sup>. » Ces paroles prophétiques se vérifient malheureusement trop bien au vu de la situation actuelle.

---

<sup>29</sup> Le futur Benoît XVI écrivait : « Participer à l'Eucharistie, communiquer avec le corps et le sang du Christ exige la liturgie de la vie, la participation à la Passion du Serviteur de Dieu. Dans cette participation, nos souffrances deviennent sacrifice et ainsi pouvons-nous "compléter en notre chair ce qui manque aux épreuves du Christ" (Col 1, 24). Il me semble que cet aspect de la dévotion eucharistique a été quelque peu négligé dans le mouvement eucharistique et que nous devons le retrouver. Dans la communion des souffrances se concrétise la communion la communion sacramentelle. » : Joseph Ratzinger, *Il cammino pasquale*, Ancora, pp. 106-107. Cité par Antonio SOCCI, *Le secret de Padre Pio*, éd Téqui, p. 212.

<sup>30</sup> JEAN XXIII, *Lettre encyclique à l'occasion du centenaire de la mort de saint Jean-Marie Vianney*, le 31 juillet de l'année 1959. Cf. Arch. secr. Vat., t. 227, p. 53.

<sup>31</sup> *Catéchisme de l'Église Catholique* n° 2015.

<sup>32</sup> Cf. Michel CORTEVILLE, *Découverte du secret de la Salette*, Éd. Fayard, pp. 59-60, 61 et 154.

# Deuxième partie

## **Le modernisme**

# 1. Histoire et thèses du modernisme

## 1.1. Les tenants du modernisme

Nous sommes dans les dernières années du XIX<sup>ème</sup> siècle où triomphe le rationalisme militant et le scientisme athée, si bien que l'Église est considérée comme l'archétype de l'obscurantisme. Certains hommes d'Église, plutôt intellectuels, pensent que si l'Église s'adaptait à l'air du temps, en adoptant la grille de lecture scientifique de ses adversaires, lorsqu'elle lit l'Écriture<sup>33</sup>, proclame les dogmes, pense la métaphysique, elle désamorcerait les attaques de ses opposants. En faisant jeu égal avec l'esprit du temps, on cesserait de mépriser l'Église : « Soyons plus intelligents ! », selon la formule, citée plus haut, de l'historien Paul Vigneron pour caractériser le modernisme<sup>34</sup>. L'enjeu est « d'adapter la religion catholique aux besoins intellectuels, sociaux et moraux du temps présent<sup>35</sup>. » On voit très clairement la grave ambiguïté qui se trouve à la racine du modernisme : la Bible, la foi de l'Église doivent se placer sous le rationalisme et le scientisme pour qui la seule vérité qui vaille est la science dégagée de tout surnaturel.

Lors du déclenchement de la crise moderniste seul un groupe restreint de spécialistes (exégèse, histoire des dogmes et de l'Église, philosophie) répand les thèses nouvelles. Par contre on rencontre de plus en plus de prêtres et de laïcs influencés par ce modernisme naissant. Le Père Alfred Loisy en est la figure emblématique. En 1894, après douze années d'enseignement d'exégèse biblique à l'université catholique de Paris, il est congédié par la hiérarchie en raison d'un enseignement de plus en plus alarmant. Si en 1895, il n'a pas encore rompu avec l'Église, il n'a plus la foi, comme il le confiera plus tard : « Je n'avais pas retrouvé, je ne pouvais pas retrouver pour mon compte la foi [...] Je n'acceptais à la lettre aucun article du symbole catholique si ce n'est que Jésus-Christ avait été crucifié sous Ponce Pilate. » En 1902, il publie un petit livre, *L'Évangile et l'Église*, dont les idées sont en parfaite contradiction avec la doctrine catholique. En 1903, il poursuit ses publications jusqu'à la réaction de l'Église officielle. Les exégètes modernistes sont convaincus que la véritable autorité en matière d'interprétation de la Bible est détenue, non par le magistère de l'Église, mais par les spécialistes scientifiques des différentes disciplines. Comme tout est passé au crible de la seule science, le surnaturel qui est consigné dans la Bible, (miracle, traversée de la Mer rouge, etc.) est interprété comme des inventions humaines. Au final, on aboutit à un Jésus schizophrène, en opposant le *Jésus de l'histoire*, « prouvé » par les découvertes archéologiques au *Christ de la foi*, « inventé » par les premières communautés croyantes.

---

<sup>33</sup> On trouve ces paroles sous la plume d'Ernest RENAN dans sa « Préface » de *La vie de Jésus* : « Par cela seul qu'on admet le surnaturel, on est en dehors de la science, on admet une explication qui n'a rien de scientifique, une explication dont se passent l'astronome, le physicien, le chimiste, le géologue, le physiologiste, dont l'historien aussi doit se passer. Nous repoussons le surnaturel par la même question qui nous fait repousser l'existence des centaures et des hippocrieffes : cette raison, c'est qu'on n'en a jamais vu. Ce n'est pas parce qu'il m'a été préalablement démontré que les évangélistes ne méritent pas une créance absolue que je rejette les miracles qu'ils racontent. C'est parce qu'ils racontent des miracles que je dis : 'Les Évangiles sont des légendes. Si le surnaturel existe, mon livre est un tissu d'erreur'. »

<sup>34</sup> Paul VIGNERON, *Histoire des crises du clergé français contemporain*, (1976), Éd. Téqui, p. 30.

<sup>35</sup> Alfred LOISY, cité par DANIEL-ROPS, *Histoire de l'Église du Christ*, Tome 11, Éd. Arthème-Fayard, (1962-1965), p. 267.

Tandis qu'Alfred Loisy, au nom de la critique historique, ébranlait l'interprétation de l'Écriture, des spécialistes d'autres disciples, tout aussi persuadés de défendre la foi chrétienne, en savaient les fondements. Le jésuite anglais Georges Tyrrell remettait en cause l'idée même de la Révélation divine : le soupçon a priori porté sur le surnaturel l'amènent à refuser que le dépôt de la foi, la Révélation, puisse venir « d'en-haut ». L'abbé Marcel Hébert ne voyait plus, dans les dogmes promulgués par l'Église catholique, que de vagues symboles donnant à penser.

## ***1.2. La réaction de l'Église***

Dès les débuts, l'Église s'est inquiétée des dangereuses interprétations de ce nouveau mouvement de pensée. Le 8 septembre 1899, le Pape Léon XIII adressa une lettre aux évêques de France dans laquelle il formule un grave avertissement « contre les tendances inquiétantes qui cherchaient à s'introduire dans l'interprétation de la Bible, et qui, si elles venaient à prévaloir, ne tarderaient pas à en ruiner l'inspiration et le caractère surnaturel. Sous le spécieux prétexte d'enlever aux adversaires de la parole révélée l'usage d'arguments qui semblaient irréfutables contre l'authenticité et la véracité des Livres Saints, des écrivains catholiques ont cru très habile de prendre ces arguments à leur compte. En vertu de cette étrange et périlleuse tactique, ils ont travaillé, de leurs propres mains, à faire des brèches dans les murailles de la cité qu'ils avaient mission de défendre. »

C'est avec le successeur de Léon XIII, le saint pape Pie X, que les condamnations tombent. En juillet 1907, le décret *Lamentabili* dénonce « les erreurs dangereuses concernant les sciences sacrées, l'interprétation de la Sainte Écriture et les principaux mystères de la foi. » En septembre de la même année paraît l'encyclique *Pascendi* qui procède à une analyse approfondie des ressorts du modernisme et en condamne toutes les formes. Afin d'écartier des rangs du clergé les tenants de ces doctrines erronées, en septembre 1910, le pape impose un serment antimoderniste (qui sera supprimé en 1967 par Paul VI dans la mouvance du concile) : avec le serment antimoderniste, chacun devait, ou s'écarter de l'Église, ou approuver un texte précis qui ne permettait aucune équivoque.

## ***1.3. L'argumentation de l'encyclique Pascendi***

Saint Pie X n'hésite pas à dire que le « système » moderniste est le « le rendez-vous de toutes les hérésies »<sup>36</sup>. Le diagnostic est suffisamment grave pour aller au cœur de la pensée moderniste et repérer les principes qui la fondent. Lorsque nous serons amenés à parler du néo-modernisme contemporain, nous en verrons les conséquences multiples. Pour l'instant contentons-nous d'aller à l'essentiel. Selon le saint Pontife le modernisme se résume en deux expressions, deux attitudes mentales corruptrices de la foi catholique : *agnosticisme* et *immanence vitale*.

---

<sup>36</sup> Saint PIE X, *Encyclique Pascendi* n° 53.

### 1.3.1. L'agnosticisme

Selon l'agnosticisme, la raison humaine est incapable de connaître la nature profonde des choses, elle « n'est donc pas capable de s'élever jusqu'à Dieu, ni d'en connaître l'existence, de quelque façon que ce soit<sup>37</sup>. » Cette conviction ne date pas du XIX<sup>e</sup> siècle, elle remonte au *nominalisme* de Guillaume d'Occam (1280-1349) et a ensuite été systématisée par Emmanuel Kant (1724-1804). Pour la pensée nominaliste, l'activité de l'intelligence se limite à l'appréhension des seuls phénomènes visibles, sensibles, elle ne peut pas s'élever jusqu'à la métaphysique. En ce qui concerne notre rapport au divin, on ne peut connaître que le *nom* (nominalisme) de Dieu, en aucun cas nous pouvons atteindre *l'être* de Dieu.

Une telle pensée est aux antipodes de l'union intime promise dès cette terre par Notre-Seigneur : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera et nous viendrons vers lui et nous *nous ferons une demeure chez lui* » (Jn 14, 23). Le concile Vatican II, reprenant l'enseignement de Paul et de Vatican I, déclare que la connaissance naturelle et surnaturelle de Dieu est possible à l'homme : « Le saint concile enseigne que 'Dieu, principe et fin de toutes choses, peut être connu avec certitude par la lumière naturelle de la raison humaine à partir des choses créées' (Cf. Rm 1,20) ; mais il enseigne qu'on doit attribuer à la Révélation 'le fait que les choses qui dans l'ordre divin ne sont pas de soi inaccessibles à la raison humaine, peuvent aussi, dans la condition présente du genre humain, être connues de tous, facilement, avec une ferme certitude et sans aucun mélange d'erreur'<sup>38</sup>. »

### 1.3.2. L'immanence vitale

L'incapacité pour l'homme d'atteindre la vérité de Dieu, l'agnosticisme, est le côté pile de la doctrine moderniste, tandis que l'immanence vitale en est le côté face<sup>39</sup>. Pour le modernisme, la foi ne peut pas être fondée sur une révélation surnaturelle donnée par Dieu aux hommes de manière extérieure, la foi n'est que le produit du subconscient de l'homme. En chaque homme est inscrit un désir du divin, une étincelle de la vie divine qui s'exprime à travers les différentes traditions religieuses de l'humanité : « C'est dans l'homme même qu'elle [la religion] se trouve, et, comme la religion est une forme de vie, dans la vie même de l'homme<sup>40</sup>. » Autrement dit, la religion s'identifie à la conscience personnelle de chacun, il n'y a pas de révélation objective de Dieu qui vaut pour tout homme, chacun est invité à se faire sa propre révélation selon sa propre expérience et sa conscience personnelle. Le pape Pie X écrit : « D'où l'équivalence entre la conscience et la révélation. D'où la loi par laquelle la conscience religieuse est présentée comme la règle universelle, qui équivaut à la Révélation, et à laquelle tout doit être assujetti, même l'autorité suprême dans l'Église<sup>41</sup>. » L'hérésie vient d'un mot grec qui veut dire « je choisis » : quand l'homme

<sup>37</sup> Saint PIE X, *Encyclique Pascendi* n° 6. Citation de Vatican I, Denzinger n° 3005.

<sup>38</sup> *Concile Vatican II*, « Dei Verbum » n° 6.

<sup>39</sup> Cf. Saint PIE X, *Encyclique Pascendi* n° 7.

<sup>40</sup> Saint PIE X, *Encyclique Pascendi* n° 7.

<sup>41</sup> Saint PIE X, *Encyclique Pascendi* n° 7. Denzinger n° 3478.

préfère à la révélation divine ses propres vues, sa petite religion « bricolée », pour reprendre l'expression de la sociologue Danièle Hervieu-Léger, son « hérésie » (son « je choisis ») trouve là sa perfection<sup>42</sup>.

Nous sommes à l'opposé de la doctrine catholique, selon laquelle l'objet de la foi et son contenu, ne proviennent pas de l'intérieur de l'homme mais de Dieu lui-même, par la Révélation objective en Jésus-Christ. Le Concile enseigne : « À Dieu qui révèle est due 'l'obéissance de la foi' (Rm 16,26), par laquelle l'homme s'en remet tout entier et librement à Dieu dans 'un complet hommage d'intelligence et de volonté à Dieu qui révèle' et dans un assentiment volontaire à la révélation qu'il fait<sup>43</sup>. » Plus près de nous, dans une catéchèse du 13 mars 1985, Jean-Paul II rappelait : « Logiquement et historiquement la Révélation précède la foi. La foi est conditionnée par la Révélation. Elle est la réponse de l'homme à la Révélation divine<sup>44</sup>. »

\*\*\*

De ces deux thèses – agnosticisme et immanentisme – qui président au fondement de la pensée moderniste, deux conséquences en découlent logiquement : les dogmes sont symboliques et ne peuvent qu'évoluer.

- **Les dogmes ne sont que des symboles.** Le principe de l'immanence vitale a pour conséquence logique la remise en cause totale des dogmes de la foi catholique. Selon le modernisme, la foi provient du sentiment religieux, de la conscience d'un désir du divin. Sur cette base, chaque religion se donne des dogmes pour structurer la foi de ses adeptes. Mais ces formules dogmatiques ne peuvent qu'être symboliques puisque, selon l'autre principe du modernisme, l'agnosticisme, l'intelligence humaine est incapable de dire la vérité de l'être de Dieu. « On est parvenu ainsi à un point capital de la doctrine des modernistes, à savoir à l'origine du dogme et à la nature même du dogme. [...] Les formules dogmatiques sont des signes inadéquats à leur objet, appelés communément symboles<sup>45</sup>. »
- **Les dogmes sont évolutifs.** Le contexte postkantien dans lequel nous baignons nie la possibilité pour l'intelligence humaine d'atteindre une vérité objective guidant un agir moral sûr. Par conséquent, les vérités révélées doivent sans cesse être réinterprétées en fonction des modèles culturels propres à chaque époque. Il n'y a plus de vérité intangible, tout devient sujet à interprétation, selon une herméneutique sans cesse en évolution. Pie X épingle à plusieurs reprises cet évolutionnisme radical auquel doivent être soumis les dogmes et tout le reste : « Le principe général [pour expliquer la foi à la façon des modernistes] est celui-ci : dans une religion qui vit, il n'y a rien qui ne soit variable, et qui donc ne doive varier. De là ils font un pas vers ce qui, dans leur doctrine, est un point capital : à savoir *l'évolution*. Ainsi le dogme, l'Église, le culte, les livres

---

<sup>42</sup> « Le sentiment religieux qui jaillit par l'immanence vitale des profondeurs du subconscient, est le germe de toute religion, et en même temps la raison de tout ce qui a été ou sera dans quelque religion que ce soit. » : Saint PIE X, *Encyclique Pascendi* n° 11. *Denzinger* n° 3481.

<sup>43</sup> *Concile Vatican II*, « Dei Verbum » n° 5.

<sup>44</sup> *Osservatore romano* du 19 mars 1985.

<sup>45</sup> Saint PIE X, *Encyclique Pascendi* n° 32. *Denzinger* n° 3493.

que nous vénérons comme saints, et même la foi elle-même, à moins que nous ne voulions que tout cela meure, sont soumis aux lois de l'évolution<sup>46</sup>. » « L'homme qui croit peut se trouver dans diverses conditions. C'est pourquoi les formules aussi, que nous appelons dogme, devront être soumises aux vicissitudes, et elles seront pour cela sujettes au changement. Or par-là la voie est ouverte à une évolution intérieure du dogme<sup>47</sup>. »

---

<sup>46</sup> Saint PIE X, *Encyclique Pascendi* n° 13. *Denzinger* n° 3483.

<sup>47</sup> Saint PIE X, *Encyclique Pascendi* n° 13. *Denzinger* n° 3483.

## 2. Le néo-modernisme actuel

Les lendemains du Concile Vatican II marquent la renaissance de la crise moderniste qui semblait avoir disparu avec la mise au point de saint Pie X. Le pape Paul VI constatait les ravages d'un nouveau modernisme, plus ravageur que le premier et qui semblait étendre sa livrée sur de nombreux secteurs de l'Église : « Des erreurs se sont fait jour et affleurent encore dans la culture de notre temps, erreurs qui pourraient ruiner complètement notre conception chrétienne de la vie et de l'histoire. Ces erreurs se sont exprimées de façon caractéristique dans le *modernisme* qui, sous d'autres noms, est encore d'actualité<sup>48</sup>. »

Plus près de nous, le regard d'aigle de Joseph Ratzinger, aide à prendre du recul vis-à-vis de certains modes de pensée qui ont pignon sur rue à l'intérieur de l'Église : « La théologie moderne se trouve souvent en recherche d'une certitude scientifique au sens des sciences naturelles ou empiriques, et à partir de ce point de départ elle est contrainte à réduire le message biblique aux dimensions de ce type de démonstration. Je pense que cette erreur au sujet de la certitude est au cœur de la crise *moderniste* que l'on a vu resurgir après le Concile. Derrière ce phénomène, il existe une réduction de la conception du réel<sup>49</sup>. » L'analyse extrêmement pertinente du cardinal de Lubac permet de mieux comprendre comment ce néo-modernisme a assis son autorité dans de nombreux secteurs de l'Église grâce au fameux « esprit du concile » : après une phase anarchique de destruction de la foi succède toujours une « révolution conservatrice ». Il s'en explique, en 1985, au cours d'un *Entretien autour de Vatican II* : « La crise est-elle finie ? Non, malgré l'élan vraiment spirituel issu du Concile et malgré certains beaux réveils. Non, je ne crois pas qu'elle soit finie. Cela pour bien des raisons. Il en est une, typique de toute crise spirituelle. Après une première phase anarchique, destructrice, révolutionnaire, où souffle un vent de folie, il en vient une seconde, où la révolution, installée se fait conservatrice d'elle-même, bloquant la voie d'un avenir mieux orienté. Maîtresse de positions nombreuses, elle commence à secréter des structures d'autoconservation... les pires 'créativités' perdant leur virulence première, sont devenues des habitudes. Un langage inadéquat, déformant l'esprit des croyants, a gagné du terrain. [...] On ne peut laisser indéfiniment en appeler, au nom du Concile, à une transformation du contenu de la foi et considérer comme caduc ce que d'autres Conciles ont voulu et recherché<sup>50</sup>. »

\*\*\*

Le pape François insiste avec raison sur l'importance du « discernement » à pratiquer au sein du peuple de Dieu. Nous voudrions justement proposer maintenant une grille de lecture afin d'aider chacun à discerner plus facilement ce qui se cache de moderniste dans certaines prises de paroles et autres tournures d'esprit.

---

<sup>48</sup> Pape PAUL VI, *Audience du 19 janvier 1970*.

<sup>49</sup> Cardinal Joseph RATZINGER, *Le Ressuscité*, Éd. DDB, (1986), p. 36.

<sup>50</sup> Cf. Henri, Cardinal de LUBAC, *Entretien autour de Vatican II*, Éd. France Catholique-Cerf.

## 2.1. La conscience personnelle érigée en absolu

Notre époque est foncièrement relativiste et tend à ériger la conscience de chacun en absolu : « *Il n'y a plus, dit-on, de vérité universelle décrétée par un Dieu au-dessus de nous. Chacun a sa propre vision du bien et du mal !* » La tentation est grande pour les membres de l'Église de s'agenouiller devant cette dictature du relativisme et se contenter d'inciter chacun à suivre la voie tracée par ce qu'il estime être le bien. Mais cette pastorale n'est plus du Christ, elle ne fait que régurgiter l'air du temps selon lequel la conscience individuelle est parfaitement autonome, la vie morale consistant seulement à obéir à sa conscience personnelle érigée en absolu.

Pour légitimer l'autonomie de la conscience on invoque souvent les propos du saint cardinal John-Henry Newman, écrivant au duc de Norfolk : « Si après un dîner, j'étais obligé de porter un toast religieux [...] je boirai à la santé du Pape, croyez-le bien ; mais à la conscience d'abord, et ensuite au Pape. [...] La conscience est le premier de tous les vicaires du Christ<sup>51</sup>. » Cela veut-il dire que le cardinal Newman érige la conscience en absolu ? Non, il veut seulement dire qu'en dernier lieu, le pape ne peut pas agir à la place de ma conscience. D'ailleurs, dans la même lettre au Duc de Norfolk, le cardinal anglais dénonce la conception commune et réductrice que les gens de la rue se font de la conscience : « Quelle idée l'homme de la rue se fait-il de la conscience ? Sur la place publique aussi bien que dans le monde intellectuel le mot 'conscience' a perdu sa signification ancienne, véritable et catholique. [...] Quand nos compatriotes invoquent les droits de la conscience, ils ne songent plus ni aux droits du Créateur ni aux devoirs des créatures envers lui dans leurs pensées et dans leurs actes ; ils songent au droit de parler, d'écrire et d'agir selon leur avis ou leur humeur sans se soucier le moins du monde de Dieu. [...] À notre siècle, elle a fait place à un faux semblant [...] le droit d'en faire à son gré<sup>52</sup>. »

« En dernier lieu, chacun est renvoyé à sa conscience », tel est le slogan actuel qui prédomine dans de nombreux secteurs de l'Église. S'appuyant sur un passage de l'épître aux Romains – « Les païens montrent la réalité de cette loi inscrite en leur cœur, à preuve le *témoignage de leur conscience*, ainsi que les jugements intérieurs de blâme ou déloge qu'ils portent les uns sur les autres. » (Rm 2, 14-15) – le pape Jean-Paul II, dans son encyclique magistrale *Veritatis splendor* définit très précisément ce que doit être une conscience authentiquement chrétienne. Tout d'abord, il réfute l'autonomie absolue de la conscience : « La conscience n'est donc pas une source autonome et exclusive pour décider ce qui est bon et ce qui est mauvais ; au contraire, en elle est profondément inscrit un principe d'obéissance à l'égard de la norme objective qui fonde et conditionne la conformité de ses décisions aux commandements et aux interdits qui sont à la base du comportement humain<sup>53</sup>. » C'est la vérité morale qui est la norme de la conscience et non l'inverse : « C'est toujours de la vérité que découle la dignité de la conscience<sup>54</sup>. »

---

<sup>51</sup> J.H., NEWMAN, *Lettre au Duc de Norfolk et correspondance relative à l'infailibilité*, Éd. DDB, (1970), pp. 253 et 240.

<sup>52</sup> J.H., NEWMAN, *Lettre au Duc de Norfolk et correspondance relative à l'infailibilité*, Éd. DDB, (1970), pp. 241-242.

<sup>53</sup> JEAN-PAUL II, *Encyclique Veritatis splendor* n° 60.

<sup>54</sup> JEAN-PAUL II, *Encyclique Veritatis splendor* n° 63.

On invoque parfois « l'ignorance invincible » – ne pas avoir la connaissance de la gravité de certains actes moraux – pour conclure que dans certaines circonstances il n'y a pas réellement péché. Il est tout-à-fait possible de rencontrer ce genre de situations, mais le pasteur ou le moraliste ne doit pas oublier qu'il a la mission impérieuse d'éclairer les consciences. Jean-Paul II a approuvé la lettre *Annus internationalis* de la Congrégation pour la Doctrine de la Foi datée du 14 septembre 1994 qui rappelle au pasteur d'âme le devoir suivant : « Le fidèle qui vit habituellement *more uxorio* (vivre en situation maritale) avec une personne qui n'est pas sa femme légitime ou son mari légitime, ne peut accéder à la communion eucharistique. Si ce fidèle jugeait possible de le faire, les pasteurs et les confesseurs auraient, étant donné la gravité de la matière ainsi que les exigences du bien spirituel de la personne et du bien commun de l'Église, le grave *devoir de l'avertir* qu'un tel jugement de conscience est en opposition patente avec la doctrine de l'Église<sup>55</sup>. »

L'autorité de l'Église, qui se prononce sur les questions morales, ne lèse donc en rien la liberté de conscience des chrétiens, elle se met seulement « au service de la conscience, en l'aidant à ne pas être ballotée à tout vent de doctrine au gré de l'imposture des hommes<sup>56</sup>. » Oui nous devons obéir à notre conscience, mais en tant qu'elle est une conscience nourrie et structurée par la vérité, elle-même enseignée par l'Église : « Pour former leur conscience, les chrétiens sont grandement aidés par l'Église et par son Magistère, ainsi que l'affirme le Concile Vatican II : 'Les fidèles du Christ, pour se former la conscience, doivent prendre en sérieuse considération la doctrine sainte et certaine de l'Église. De par la volonté du Christ, en effet, l'Église catholique est maîtresse de vérité ; sa fonction est d'exprimer et d'enseigner authentiquement la vérité qui est le Christ, en même temps que de déclarer et de confirmer, en vertu de son autorité, les principes de l'ordre moral découlant de la nature même de l'homme'<sup>57</sup>. »

## ***2.2. Lorsque le peuple devient le magistère***

Nous l'avons noté, selon le modernisme, il n'est pas concevable que Dieu puisse se révéler de manière extérieure à travers un corpus de vérités immuables concernant Dieu et l'homme : la révélation émane de la *conscience individuelle*, chaque être humain possédant une étincelle de Dieu. Avec un tel présupposé, très logiquement, le néo-modernisme aura tendance à survaloriser la *conscience collective* du peuple : ce que pense les gens est révélation divine et même prime sur la Révélation close en Jésus-Christ. Il importe de scruter de très près ce qu'on appelle, « la théologie du peuple ».

### **2.2.1. Qu'est-ce que la théologie du peuple ?**

Dans les années 80 on parlait beaucoup de la théologie de la libération, très présente, notamment, sur le continent sud-américain. Il faudrait plutôt parler de théologies de la libération au pluriel tant il y a de nuances, mais elles ont en commun une grille de lecture

---

<sup>55</sup> Cf. *Documentation Catholique* 2103 (1994), pp. 930-932.

<sup>56</sup> JEAN-PAUL II, *Encyclique Veritatis splendor* n° 64.

<sup>57</sup> JEAN-PAUL II, *Veritatis splendor* n° 64.

marxiste : « L'idéologie marxiste, précisait Joseph Ratzinger, se sert aussi de la tradition judéo-chrétienne, mais renversée en un prophétisme sans Dieu. Elle instrumentalise, à des fins politiques, les forces religieuses de l'homme pour les tourner vers une espérance exclusivement terrestre qui est le renversement de la tension chrétienne vers la Vie éternelle. C'est cette perversion de la tradition biblique qui induit en erreur beaucoup de croyants, convaincus en toute bonne foi que la cause du Christ est la même que celle qui est proposée par les annonciateurs de la révolution politique<sup>58</sup>. »

Après que la *Congrégation pour la doctrine de la foi* fit une mise au point au sujet de la théologie de la libération<sup>59</sup>, cette dernière sembla disparaître peu à peu des radars. Illusion ! Tout en conservant le même moteur elle changea seulement de carrosserie, se présentant sous des dehors moins clivants, plus fréquentables : la théologie de la libération devint la théologie du peuple. Ceci est clairement confirmé par Gustavo Gutiérrez et le cardinal allemand Karl Lehman, affirmant que la théologie du peuple est « une forme indépendante et très valable de la théologie de la libération. »

## **2.2.2. La théologie du peuple, un impérialisme culturel exporté de l'Occident**

Cette théologie de la libération, déguisée depuis en théologie du peuple, se présente comme l'expression du peuple alors qu'au fond, elle est une nouvelle forme d'impérialisme culturel de l'Occident. À nouveau le regard extrêmement perspicace de Joseph Ratzinger : « La théologie de la libération, dans ses formes qui se rattachent au marxisme, n'est absolument pas un produit autochtone, indigène, d'Amérique latine ou d'autres zones sous-développées, où elle serait née et aurait grandi quasi spontanément par l'action du peuple. Il s'agit en réalité [...] d'une création d'intellectuels nés ou formés dans l'Occident opulent [...] Derrière l'espagnol ou le portugais de ces prédications perce en réalité l'allemand, le français, l'anglo-américain. [...] c'est de l'exportation à destination du Tiers-Monde de mythes et d'utopies élaborés dans l'Occident développé. [...] D'un certain point de vue, c'est encore une forme d'impérialisme culturel, bien que présenté comme la création spontanée des masses déshéritées<sup>60</sup>. »

## **2.2.3. Le peuple, un nouveau magistère ?**

La Tradition dit quelque chose de très beau à propos de la foi de l'Église et tout particulièrement du sens de la foi des fidèles : « Si tu veux savoir *ce que croit* la Mère Église, tourne-toi vers le Magistère parce qu'il a la charge de l'enseigner de façon infaillible, mais si tu veux savoir *comment croit* l'Église, tourne-toi vers le peuple fidèle. »

---

<sup>58</sup> Joseph RATZINGER et Vittorio MESSORI, *Entretien sur la foi*, Éd. Fayard, p. 235.

<sup>59</sup> *Congrégation pour la Doctrine de la foi*, « Instruction libertatis nuntius sur quelques aspects de la théologie de la libération », 6 août 1984.

<sup>60</sup> Joseph RATZINGER et Vittorio MESSORI, *Entretien sur la foi*, Éd. Fayard, pp. 232-233.

Tout ceci est parfaitement catholique. L'Église a toujours reconnu que le peuple de Dieu était un lieu théologique, notamment en ce qu'elle appelle le « *sensus fidei* » des fidèles, le sens surnaturel de la foi : « L'ensemble des fidèles, peut-on lire dans la Constitution *Lumen Gentium*, ne peut se tromper dans la foi et manifeste cette qualité par le moyen du *sens surnaturel de la foi* qui est celui du peuple tout entier, lorsque, 'des évêques jusqu'au dernier des fidèles laïcs', il apporte aux vérités concernant la foi et les mœurs un consentement universel<sup>61</sup>. » Prenons garde, un détournement de la compréhension que l'Église se fait du sens de la foi des fidèles est possible lorsqu'on fait du peuple un en-soi, lorsqu'on le place au-dessus du magistère, comme si la pensée sociologique des croyants pouvait transcender l'enseignement de l'institution-Église. Oui, l'Esprit Saint parle par l'expression de la foi des fidèles, mais en tant que cette dernière s'adosse, obéit à l'enseignement bimillénaire de l'Église en matière de foi et de morale. *Lumen Gentium*, cité à l'instant, souligne ce marqueur : « Grâce en effet à ce sens de la foi qui est éveillé et *soutenu par l'Esprit de vérité, et sous la conduite du magistère sacré, qui permet, si on obéit fidèlement, [...]* le peuple de Dieu s'attache indéfectiblement à la foi transmise<sup>62</sup>. »

Cette dichotomie entre peuple et magistère est insoutenable si l'on veut demeurer parfaitement fidèle à la foi de l'Église. Le *Catéchisme* rappelle clairement l'antériorité de la foi de l'Église sur la foi des fidèles ainsi que la nécessité pour les croyants d'adhérer et non pas de créer ou de changer le credo et la morale : « La foi de l'Église est antérieure à la foi du fidèle, qui est invité à y adhérer<sup>63</sup>. » Selon une certaine théologie du peuple, qui détourne subtilement le sens de la foi des fidèles, ce n'est plus l'Église avec son Magistère qui est dépositaire de l'enseignement de la foi reçu des apôtres, c'est l'histoire vécue par le peuple qui est porteuse de la révélation.

#### 2.2.4. Lorsque le peuple est instrumentalisé pour changer l'Église et la foi

On se demande si le peuple n'est pas instrumentalisé par certains idéologues de la théologie du peuple, dans le but non avoué de changer la foi et la morale à l'intérieur de l'Église catholique. Ainsi a fonctionné l'idéologie communiste, ainsi fonctionne une certaine théologie du peuple :

- **Comment le prolétariat fut instrumentalisé par l'idéologie marxiste.** Marx avait érigé le prolétariat en sujet opprimé qui se devait d'être l'acteur de la révolution. Mais les marxistes, Lénine en tête, ont très vite compris que la classe ouvrière était tout sauf révolutionnaire. En son temps, Jacques Ellul écrivait, « l'absence de volonté révolutionnaire [de la classe ouvrière] est clairement apparue en mai 1968<sup>64</sup>. » C'est ainsi qu'après la chute du communisme, lorsque le marxisme culturel actuel (le *wokisme*) se mit progressivement en place en occident, on désigna un autre sujet porteur de la nouvelle et ultime révolution. Désormais, les nouveaux opprimés et autres discriminés, qu'il faut absolument libérer et « rédempter » aux yeux des dominants établis, sont les immigrés, les femmes, les minorités sexuelles, les étrangers, toutes les

<sup>61</sup> Concile VATICAN II, *Lumen Gentium* n° 12.

<sup>62</sup> Concile VATICAN II, *Lumen Gentium* n° 12.

<sup>63</sup> *Catéchisme de l'Église Catholique* n° 1124.

<sup>64</sup> Jacques ELLUL, *De la révolution aux révoltés*, Éd. Calman-Lévy, (1972), p. 19.

minorités identitaires désignées par la mentalité post soixante-huitarde : « Un peuple de perdu, dix de retrouvés ! », selon la formule d'Éric Conan. Il est intéressant de noter qu'au printemps 2011, sous la pression du think-tank *Terra Nova*, la gauche française a définitivement entériné ce changement en délaissant avec un certain mépris les classes populaires pour compter désormais sur cette nouvelle base électorale.

- **Comment le peuple peut être instrumentalisé en vue de changer la foi et l'Église.** Les idéologues de la théologie du peuple ont troqué la notion de *prolétariat* par l'expression, moins suspecte de marxisme, de *peuple*. Mais derrière un discours habilement lissé, on distingue pourtant leur intention profonde : au-delà de leur discours truffé de « déclarations d'amour » envers le peuple, ils se servent de lui afin de pouvoir changer l'essence même de l'Église, la doctrine, le sacerdoce, la morale. Les néo-modernistes n'ont en fait aucun amour du peuple, ils le considèrent comme l'« idiot utile » leur permettant de prendre le pouvoir sur l'Église et en falsifier les vérités immuables. Comme le disait très bien Benoît XVI, les pauvres n'ont souvent que la vérité pour richesse ; des loups déguisés en brebis, derrière leur discours flatteur envers le troupeau, ne font que les tondre et les priver de leur unique richesse : la vérité.

### 2.2.5. Authentique synodalité ou excès sociologiques ?

Cette théologie détournée du peuple se révèle au grand jour par l'inflation donnée aux questionnaires et autres enquêtes faites auprès des fidèles. On flatte la liberté d'expression, jusqu'à laisser entendre qu'on peut discuter de tout, remettre en cause des sujets de foi et de morale qui ont pourtant été définis par le Magistère. Cette manière de procéder par enquête d'opinion est parfaitement idéologique, nous le constatons que trop avec le *Chemin synodal allemand* : que reste-t-il de la foi et de la morale ainsi que du sacerdoce catholique dans l'esprit des responsables de l'Église d'Allemagne ? Rien d'autre qu'une protestantisation de l'Église catholique, comme le soulignait très finement le pape François : « Il y a une très bonne Église protestante en Allemagne. Nous n'avons pas besoin d'une deuxième. » Oui les synodes appartiennent à la vie de l'Église, mais tout dépend de la manière dont on les conçoit et dont on les met en œuvre. Même le cardinal Kasper, qu'on peut difficilement soupçonner d'être rétrograde, en est venu récemment à critiquer les excès plus « sociologiques » qu'« évangeliques » du *Chemin synodal allemand* : « Beaucoup ne savent même plus ce qui est catholique et ce qui est protestant. Ils n'ont pas surmonté les différences, ils ne les connaissent même plus. Ainsi, nous évoluons dans un rêve brumeux diffus et un œcuménisme apparent<sup>65</sup>. »

De 1971 à 1975 a déjà eu lieu un synode en Allemagne, à Würzburg, qui, par ses thématiques et ses intentions, apparaît maintenant comme une anticipation de l'actuel et controversé *Chemin synodal allemand*. Il donna lieu à l'époque à une analyse très pertinente du cardinal Joseph Ratzinger : « On se plaint que la grande masse des fidèles ne s'intéresse pas assez à l'étude du synode. Cette réticence me semble plutôt être un signe de bonne santé. Il est trop compréhensible, et même justifié que les gens deviennent peu à peu

---

<sup>65</sup> *Entretien* publié le 9 juin 2021 dans le bulletin du diocèse de Passau.

indifférents à l'activité de l'appareil ecclésial consistant à faire parler de lui-même. Les fidèles ne veulent finalement pas être informés sans cesse sur la façon dont les évêques, les prêtres et les employés catholiques peuvent équilibrer leurs fonctions, mais sur ce que Dieu veut ou ne veut pas d'eux dans la vie ici-bas comme dans l'Au-delà<sup>66</sup>. »

### **2.2.6. Lorsque le réformisme prend le pas sur la conversion personnelle**

Cette théologie déformée du peuple se reconnaît par ailleurs à l'inflation donnée aux structures au détriment de la vie intérieure, à la multiplication des réformes au détriment de la conversion personnelle, au dialogue même si cela porte atteinte à la vérité dogmatique. Les obsédés du réformisme structurel sont à ce point subjugués par la nouveauté pour la nouveauté, qu'ils manquent de recul surnaturel pour faire la différence entre la séduction du nouveau et la nouveauté de l'Esprit : « La passion réformiste dans l'Église, soulignait déjà le cardinal de Lubac, est généralement en proportion inverse de la vie surnaturelle, et voilà pourquoi ce n'est presque jamais d'elle que procèdent les réformes authentiques et bienfaisantes<sup>67</sup>. » La lettre fictive que Bernanos adresse au réformateur Martin Luther, marque bien la différence entre l'attitude intérieure qui guide un simple *réformateur* d'un *saint* : « Mon cher Martin, tu as eu des ennuis avec les curés : comme je te comprends, car j'en ai moi aussi ! Mais ce n'est pas ainsi que tu aurais dû t'y prendre. Vois François d'Assise : il a sûrement bondi d'indignation devant les clercs huppés et frivoles de son temps, mais au lieu de les dénoncer, il s'est enfoncé dans la pauvreté comme dans un bain purifiant. Il n'a pas réformé : il s'est réformé lui-même. Et il a réussi à restaurer une Église qui tombait en ruines. Alors que toi, le réformateur pimpant et virulent, tu as fini par devenir cet homme aux joues bouffies et aux yeux ternes. Un vrai gâchis !<sup>68</sup> »

### **2.3. Toutes les religions se valent !**

Nous suivons notre fil. Après la conscience *individuelle* comme nouvelle révélation, nous avons vu comment la conscience collective du *peuple* – à travers la théologie du peuple – est en passe de devenir la nouvelle révélation. Considérons maintenant la conscience collective de toutes *les religions* : pour le néo-modernisme contemporain l'ensemble des religions forme la grande révélation de Dieu.

Au fondement du modernisme se trouve l'idée que la religion se réduit à l'étincelle du désir de Dieu présent en tout homme et qui s'exprime ensuite à travers les différentes religions. La conclusion logique d'une telle assertion est le total relativisme vis-à-vis des religions : « La doctrine de l'expérience, peut-on lire dans l'encyclique *Pascendi*, jointe à l'autre du symbolisme, consacre comme vraie toute religion, sans en excepter la religion païenne<sup>69</sup>. » Le slogan « toutes les religions se valent » n'est pas seulement tenu par quelques tenants

<sup>66</sup> Cf. Peter SEEWALD, *Benoît XVI, une vie*, Éd. Chora, Tome 2, pp. 116-117.

<sup>67</sup> Cardinal Henri DE LUBAC, *Œuvres complètes*, XXXI, « Paradoxes », Éd. du Cerf, 2010, p.185.

<sup>68</sup> Georges BERNANOS, « Frère Martin », dans *Les prédestinés*, Éd. du Seuil, (1983), pp. 109-123.

<sup>69</sup> Saint PIE X, *Encyclique Pascendi* n° 16.

du modernisme, il a littéralement imprégné le catholiquement correct auquel s'abreuve nombre de fidèles. À la question du journaliste Peter Seewald, se demandant « pourquoi une seule religion serait-elle capable de faire notre salut ? », le cardinal Joseph Ratzinger répondait : « En déduire que les religions elles-mêmes forment un ensemble comme dans un grand concert, une grande symphonie, et en fin de compte signifient toutes la même chose, ce serait faux<sup>70</sup>. »

Un événement récent permet de clarifier le positionnement de l'Église catholique vis-à-vis des autres religions. Le 4 février 2019, a été signé par l'Imam d'Al-Azhar Ahmed el-Tayeb et le pape François un document sur la fraternité humaine pour la paix dans le monde et la coexistence commune, connu désormais comme *la déclaration d'Abou Dhabi*. Dans ce document commun il est dit, entre autres, que « le pluralisme et les *diversités de religion*, de couleur, de sexe, de race et de langue sont une *sage volonté divine*, par laquelle Dieu a créé les êtres humains. » Fort heureusement, peu de temps après, le pape a clarifié le propos dans un dialogue avec un évêque du Kazakhstan : selon François, il s'agit de la volonté « permissive » de Dieu. D'un simple point de vue intellectuel, affirmer que toutes les religions se valent et sont voulues par Dieu est une absurdité : en effet, les religions disent des choses absolument contraires en ce qui concerne Dieu et la façon dont il veut être adoré, elles ne peuvent donc pas toutes être vraies. Dieu, qui est vérité, ne peut *vouloir* toutes les religions en tant que telles, il les *permet* au sens où la Providence donne à la liberté humaine de s'exercer.

Cette mise au point n'empêche pas certains théologiens de cultiver la confusion et troubler par là-même la foi des fidèles. Par exemple, il est grave de présenter l'islam comme une religion « révélée » selon le sens précis qu'en donne l'Église catholique. Évoquons les propos pour le moins troublants du père Claude Geffré, lui qui a formé des générations d'étudiants en théologie : « Je n'hésite pas à dire que la révélation dont Mohamed est le messager est une *Parole de Dieu* qui m'interpelle dans ma foi. Je ne dis pas que le Coran est la Parole de Dieu, mais j'accepte de dire qu'il y a dans le Coran une confession de foi du Dieu unique qui me concerne comme chrétien et qui m'invite donc à considérer Mohamed comme un authentique témoin auquel je crois<sup>71</sup>. » Un des grands spécialistes de l'Islam, le père François Jourdan, épingle par ailleurs les déclarations d'un responsable qui affirme, dès le début de son livre *L'islam tout simplement* : « Comme les autres religions révélées, l'islam est né de l'irruption d'une Parole reconnue comme venant de Dieu. » Et vers la fin du même ouvrage, on peut lire que dénier « au Coran tout caractère de Parole révélée » est une « attitude extrême et irrecevable. » Selon lui, semble-t-il, l'islam fait partie de la Révélation dans un sens qu'il considère très large : « La révélation biblique nous amène à penser qu'il y a une unité du genre humain, tout en acceptant le pluralisme. [...] les musulmans font partie de cette unique histoire, avec leur particularité<sup>72</sup>. »

---

<sup>70</sup> Cardinal RATZINGER. Entretiens avec Peter SEEWALD, *Le sel de la Terre*, Éd. Flammarion-Cerf, p. 24

<sup>71</sup> Deuxième rencontre islamo-chrétienne du CERES (Centre d'études et de recherches économiques et sociales), université de Tunis : colloque de Carthage-Amilcar, 3-4 mai 1979. Cité par le père François JOURDAN, *Islam et christianisme, comprendre les différences de fond*, Éd. de l'Artilleur, (2015), p. 209.

<sup>72</sup> Monseigneur Jean-Luc BRUNIN, *L'islam tout simplement*, Éd. de l'Atelier, (2003). Cité par le père François JOURDAN, *Islam et christianisme, comprendre les différences de fond*, Éd. de l'Artilleur, (2015), p. 216.

Si toutes les religions étaient délibérément voulues par Dieu, il n'y aurait jamais eu la condamnation divine de la *religion du Veau d'or* au temps de Moïse (cf. Ex. 32, 4-20). D'autre part, Jésus n'a pas dit « Je suis une vérité parmi d'autres vérités, je suis un chemin parmi d'autres chemins religieux. » Non, il a dit clairement : « Je suis le chemin » (Jn 14, 6) : il n'y a donc qu'un chemin authentique et plénier pour aller vers Dieu, et c'est Jésus-Christ. Il a dit : « Je suis la vérité » (Jn 14, 6) : il n'y a qu'une vérité pleine et entière sur Dieu et sur l'homme, et c'est Jésus-Christ. Il a dit : « Je suis la vie » (Jn, 14, 6) : il n'y a qu'une vraie vie surnaturelle pour l'âme, et c'est Jésus-Christ. Ce qui ne veut pas dire que les autres religions ne contiennent pas des éléments de vérité.

En août 2000, sous le pontificat de Jean-Paul II, a été publié un document : *Dominus Iesus*. Les réactions outrées de certains théologiens et autres personnes en responsabilité a permis de mesurer combien le relativisme avait pénétré les esprits à l'intérieur de l'Église. Relevons seulement quelques vérités centrales de *Dominus Iesus*, document qui d'ailleurs ne fait que reprendre l'enseignement traditionnel de Vatican II sur le salut et la diversité des religions : « Les solutions qui envisageraient une action salvifique de Dieu hors de l'unique médiation du Christ seraient contraires à la foi chrétienne et catholique<sup>73</sup>. » « Il serait clairement contraire à la foi catholique de considérer l'Église comme un chemin de salut parmi d'autres. Les autres religions seraient complémentaires à l'Église, lui seraient même substantiellement équivalentes, bien que convergeant avec elle vers le Royaume eschatologique de Dieu<sup>74</sup>. »

## 2.4. Demeurer au sein de l'Église pour mieux la changer de l'intérieur

Dès le préambule de son encyclique *Pascendi*, le saint pape Sarto, souligne « l'art tout nouveau et souverainement perfide » par lequel les modernistes « s'efforcent d'annuler les vitales énergies de l'Église<sup>75</sup>. » L'intention des modernistes n'est pas de sortir de l'Église mais de demeurer en son sein pour mieux la contaminer, la modifier de l'intérieur : « Il leur importe de rester au sein de l'Église pour y travailler et y modifier peu à peu la conscience commune<sup>76</sup>. » Quelle technique utiliser pour se « dissimuler sous des dehors menteurs<sup>77</sup> » afin de saper de l'intérieur l'enseignement de l'Église, se demande l'encyclique de Pie X ? Deux procédés sont particulièrement prisés par les idéologies lorsqu'elles veulent changer la pensée du peuple : la nov-langue et l'ambivalence des formulations.

### 2.4.1. La Nov-langue

Une des armes de l'idéologie est la « nov-langue ». Hannah Arendt a très bien montré comment le totalitarisme détournait le sens des mots pour mieux changer dans la tête des

---

<sup>73</sup> *Dominus Iesus*, n° 14.

<sup>74</sup> *Dominus Iesus*, n° 21.

<sup>75</sup> Saint PIE X, *Encyclique Pascendi* n° 1.

<sup>76</sup> Saint PIE X, *Encyclique Pascendi* n° 37.

<sup>77</sup> Saint PIE X, *Encyclique Pascendi* n° 37.

gens, la perception de la réalité : « La force de la propagande totalitaire [...] repose sur sa capacité de couper les masses du monde réel. [...] Avant que les leaders des masses prennent le pouvoir pour plier la réalité à leurs mensonges, leur propagande se distingue par un complet mépris pour les faits et tant que tels : c'est qu'à leur avis les faits dépendent entièrement du pouvoir de celui qui peut les fabriquer<sup>78</sup>. » À propos de cette dérive du sens des mots, Monseigneur Schooyans alertait : « Les définitions données par les technocrates et les agences de l'ONU, où des mots comme sexe, genre, famille, maternité, avortement, avortement 'sûr', régulation de la fécondité, contraception, vaccins anti-grossesse, pilule du lendemain, etc. ont les significations que les locuteurs onusiens ont décidé de leur donner, à l'abri de toute référence à des réalités rejetées a priori et sans appel<sup>79</sup>. »

L'Église étant dans le monde, elle court constamment le risque d'adopter les méthodes idéologiques du monde : « Quelle est cette mondanité, se demandait le pape François lors d'une homélie à Sainte Marthe, capable de haïr, de détruire Jésus et ses disciples, voire de les corrompre et de corrompre l'Église ? C'est une culture de l'éphémère, une culture 'd'aujourd'hui oui, demain non, demain oui et aujourd'hui non'. Elle a des valeurs superficielles. Une culture qui ne connaît pas la loyauté, car elle change selon les circonstances, elle négocie tout. C'est la culture du monde, la culture de la mondanité<sup>80</sup>. »

Lorsqu'on se rend attentif aux prises de paroles d'hommes ou de femmes d'Église, on discerne assez facilement certaines expressions qui relèvent de la nov-langue. Seulement deux exemples parmi d'autres :

- **La pastorale « inclusive ».** Qui peut être contre une « pastorale inclusive » lorsqu'on nous la présente comme la pastorale de Notre-Seigneur désirent inclure tout le monde dans son amour et sa miséricorde ? Saint Paul ne dit-il pas que « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés » (1 Tm 2, 4) ? Seulement voilà, certains utilisent cette expression d'inclusion comme un cheval de Troie : au nom de l'accueil de toute personne, de toute situation – ce qui est profondément évangélique –, on vient à justifier toute situation immorale, tout acte pécheur, sans qu'il soit question d'un appel à la conversion ou d'un changement de vie. Par cette expression ambiguë, le but est de disposer les fidèles à un changement de doctrine, puisque tout doit être inclus au nom de l'accueil et de la miséricorde : accès aux sacrements pour les personnes en situation dite irrégulière, bénédiction des couples de même sexe, contraception, avortement, euthanasie. Au final, on se sert de l'évangile pour faire mentir l'Écriture, on se sert de la divine miséricorde pour faire mentir Dieu... le comble de la perversité religieuse ! Comme le fait remarquer le courageux évêque de Bayonne, Monseigneur Marc Aillet : « On laisse le champ libre à toutes sortes d'affirmations et de comportements erronés, qui engendrent une grave confusion doctrinale et moral au sein du peuple de Dieu. Au nom d'un parti pris 'inclusif', tourné quasi exclusivement vers le monde blessé de notre temps, nous devenons, selon le mot d'Isaïe, développé par saint Grégoire le Grand (†604) dans sa *Règle pastorale*, des '*chiens muets, incapables d'aboyer*'. Nous ne

<sup>78</sup> Hannah ARRENDT, *Les origines du totalitarisme. Eichmann à Jérusalem*, Paris, Éd. Quarto-Gallimard, (2002), pp. 672 et 668.

<sup>79</sup> Monseigneur Michel SCHOOPYANS, *Le terrorisme à visage humain*, éd. François-Xavier de Guibert, (2008), pp. 102-103.

<sup>80</sup> Pape FRANÇOIS, *Homélie du 16 mai 2020*. Cf. : <https://www.vaticannews.va/fr/pape-francois/messe-sainte-marthe/2020-05/pape-messe-sainte-marthe-mondanite.html>

sommes plus attentifs à garder le troupeau et nous risquons de ne plus proposer au monde le salut dont l'Église est le sacrement universel<sup>81</sup>. »

- Il en est de même avec l'expression « **nouveau paradigme** ». Désormais, avance-t-on, l'Église serait entrée dans une nouvelle ère, un nouveau paradigme de sa pensée, de sa pastorale, de sa théologie. On utilise un mot nouveau et suffisamment flou pour enfumer la tête des gens et pouvoir ainsi mettre ce qu'on veut sous ce « nouveau paradigme ». On dira par exemple que la doctrine de l'Église est inchangée, mais que la morale pourra être adaptée en fonction des circonstances concrètes de la vie des gens. Au nom de ce nouveau paradigme, on aboutit au final à un changement de doctrine tout en osant dire que la doctrine est immuable.

Le néo-modernisme actuel se distingue par le flou volontairement entretenu de son langage, permettant ainsi des interprétations parfois totalement opposées, à la fois orthodoxes et hétérodoxes. Dans une homélie prononcée en la cathédrale de Luçon le 13 août 2017, le cardinal Sarah, épinglait cette manière fallacieuse de procéder : « Ce n'est pas seulement le monde qui vit dans la frénésie et les discours insipides et démagogiques. L'Église elle-même, dans son enseignement doctrinal et moral, vit aujourd'hui dans la cacophonie, dans la confusion des thèses, dans la duplicité, *dans la double ou triple vérité, dans une avalanche d'interprétations* et une démagogie pastorale que l'on pourrait considérer comme un grand désordre ecclésial. »

## 2.4.2. La pastorale, nouvelle norme de la doctrine

Nous le laissons entendre à l'instant, la très subtile hérésie actuelle consiste à opérer un divorce entre la pastorale et la doctrine, très précisément à une reformulation de la doctrine à partir de la pastorale alignée sur les mœurs du moment. On maintient « dans le principe » la doctrine immuable, tout en affirmant que « dans les situations concrètes », elle peut s'adapter... pour être au final changée ! Monseigneur Livio Melina, ancien doyen de l'*Institut pontifical Jean-Paul II*, a prononcé un discours à l'ouverture de la conférence *Une réponse à la publication de l'Académie pontificale pour la vie. Éthique théologique de la vie. Écriture, Tradition, Défis pratiques* (Rome 8-10 décembre). « Pour saisir la portée du nouveau paradigme, nous devons prêter attention à une question méthodologique préliminaire : la revendication d'une *primauté de la pastorale sur la doctrine*. C'est le pas souhaité pour cette 'conversion pastorale', qui devrait également investir la théologie, afin de dépasser la dépendance de la pastorale à l'égard de la doctrine, en faveur d'une circularité entre les deux dimensions, voire d'une participation de la praxis pastorale à la reformulation de la doctrine. À cela correspond sur le plan théorique l'affirmation de la primauté de l'herméneutique dans l'accès à la vérité et aux normes morales. L'action est toujours et uniquement fondée sur l'interprétation historique, qui ne peut qu'avoir le caractère d'une révision continue et donc d'un caractère provisoire. [...]. Ainsi, la vérité n'est pas donnée de manière absolue, mais se dissout dans les multiples situations herméneutiques et dans la relativité des visions du monde historiquement conditionnées. »

---

<sup>81</sup> Cf. *La Nef*, Novembre 2023, n° 263, p 17. Nous renvoyons à son ouvrage : *Le temps des saints. Ne soyons pas des chiens muets*, Éd. Artège, 2023.

## 2.5. *Évolutionnisme doctrinal*

### 2.5.1. Discontinuité

Si, selon la vision moderniste, la foi se résume à l'expérience personnelle du croyant, il en résulte que la doctrine est par essence évolutive : « Nous ne sommes pas ici en face d'une critique quelconque, mais bien *évolutionniste* », précise *Pascendi*, l'encyclique de Pie X<sup>82</sup>. On ne s'étonnera pas de retrouver cet évolutionnisme radical de la doctrine dans la bouche des néo-modernistes d'après Vatican II. Les propos du cardinal Suenens, présenté comme un des artisans du Concile, sont particulièrement troublants. Il affirmait dans un journal canadien, *La Tribune*, du 2 mars 1971 : « La théologie de Vatican II, celle qui admet le changement dans la continuité, est déjà dépassée. L'Église évolue vers une théologie de type Vatican III, celle de la discontinuité [...]. Nous sommes appelés à rejeter cette idée de la pure continuité homogène, il faut bien admettre qu'il y a discontinuité. [...] Il y a discontinuité due à des changements complets de situation, à des revirements de circonstances<sup>83</sup>. » Le fossé est impressionnant entre de tels propos qui relèvent de « l'esprit du concile » et les textes mêmes de Vatican II : « L'économie chrétienne, peut-on lire dans la Constitution *Dei Verbum*, étant l'Alliance Nouvelle et définitive, ne passera donc jamais et aucune nouvelle révélation publique n'est dès lors à attendre avant la manifestation glorieuse de notre Seigneur Jésus-Christ<sup>84</sup>. »

### 2.5.2. Tout doit évoluer même le célibat ecclésiastique

L'encyclique *Pascendi* montre comment cet évolutionnisme radical va jusqu'à remettre en cause le célibat ecclésiastique : « Il en est enfin qui, faisant écho à leurs maîtres protestants, désirent la suppression du célibat<sup>85</sup>. » Thème particulièrement actuel puisqu'on ne cesse pas de nous dire qu'un changement en la matière est imminent.

La manière moderniste de procéder est invariable : on dira par exemple que le célibat est un trésor de la tradition catholique à ne pas abandonner, mais que les modes de vie de la société ayant changé, l'Église doit revoir sa position. Une manière de faire bouger les lignes consiste à insister lourdement sur le fait que le célibat sacerdotal n'est pas un dogme mais qu'il relève uniquement d'une discipline établie par l'institution au fil des temps. Il est vrai,

---

<sup>82</sup> Saint PIE X, *Encyclique Pascendi* n° 45.

<sup>83</sup> Pour montrer que le Concile en tant que tel est dans la continuité de la grande tradition, on le distingue de « l'esprit du concile », le concile des médias qui, lui, prône une herméneutique de discontinuité en total désaccord avec les pères du Concile. Mais alors, comment se fait-il que certains propos parlant du concile comme d'une rupture, une révolution émanent d'évêques ou de théologiens reconnus comme ses chevilles ouvrières. Qu'il s'agisse du cardinal Suenens affirmant que « Vatican II a été 1789 dans l'Église », du père Congar soulignant qu'au Concile « l'Église a fait sa Révolution d'octobre » ou d'un grand théologien du Concile confessant que « Vatican II fut un anti-Syllabus », la liste est longue des témoins de premier plan qui ont perçu le Concile Vatican II comme une révolution en forme de rupture. Le trouble demeure.

<sup>84</sup> *Concile Vatican II*, « *Dei Verbum* » n° 4.

<sup>85</sup> Saint PIE X, *Encyclique Pascendi* n° 52.

comme l'enseigne Vatican II, qu'il n'y a pas un lien de *nécessité* entre le sacerdoce et le célibat mais un lien de *convenance* : « La pratique de la continence parfaite et perpétuelle pour le royaume des cieux a été recommandée par le Christ Seigneur [...] Certes, elle n'est pas exigée par la nature du sacerdoce, comme le montrent la pratique de l'Église primitive et la tradition des Églises orientales. [...] Mais le célibat a de multiples convenances avec le sacerdoce<sup>86</sup>. » Ceci dit, cette loi du célibat ne tourne pas à vide, elle n'est pas une pure loi arbitraire décidée par l'Église, elle est intimement liée au Christ : « Le célibat sacerdotal, précise Jean-Paul II dans l'exhortation *Pastores dabo vobis*, n'est pas à considérer comme une simple norme juridique ni comme une condition tout extérieure pour être admis à l'ordination. Au contraire, le célibat est une valeur profondément liée à l'ordination. Il rend conforme à Jésus Christ, Bon Pasteur et Époux de l'Église. [...] Il faut considérer le célibat comme une grâce spéciale, comme un don que tous ne peuvent comprendre, mais seulement ceux à qui c'est donné. »<sup>87</sup>. »

Dans une intervention magistrale aux séminaristes de Rome en 1981, le cardinal Lustiger replaçait ce choix du célibat dans l'horizon qui lui est propre, une perspective réellement mystique : « Un choix spirituel ne consiste pas seulement en une option parmi d'autres possibles, suivant une rationalité logique ou technique, en vue d'une efficacité plus grande dans l'histoire. Non, un choix spirituel s'accomplit lorsqu'un individu, un groupe, une Église, choisit une exigence pour répondre à un appel de Dieu [...] Quand l'Église d'Occident a fait ce choix spirituel, elle avait conscience d'obéir à un appel de Dieu<sup>88</sup>. » Nous pourrions considérer que la société évoluant, l'Église devrait revoir sa position sur ce sujet brûlant. Le cardinal Lustiger répond : « Un choix spirituel ne peut se remettre en cause que pour des raisons spirituelles, et jamais pour des motifs d'organisation, de gestion ou de sociologie, même légitimes. [...] Pour le ministère sacerdotal, si l'on prend en vue le choix spirituel fait et tenu depuis des siècles par l'Église en Occident, nous ne discernons aucun motif valable – je veux dire aucun signe de Dieu – qui nous autoriserait à le remettre en cause<sup>89</sup>. »

---

<sup>86</sup> Concile VATICAN II, Décret sur le ministère et la vie des prêtres *Presbyterorum ordinis* n° 16.

<sup>87</sup> JEAN-PAUL II, Exhortation apostolique sur la formation des prêtres *Pastores dabo vobis*, 1992, n° 50.

<sup>88</sup> Cardinal Jean-Marie LUSTIGER, *Communio*, VI, 6, Novembre-décembre 1981, p. 51.

<sup>89</sup> Cardinal Jean-Marie LUSTIGER, *Communio*, VI, 6, Novembre-décembre 1981, pp. 53-54.

# CONCLUSION

---

Pour conclure notre réflexion, voici quelques remèdes au néo-américanisme et au néo-modernisme qui sévissent en ces temps troublés.

## 1. Redécouvrir la beauté de la foi catholique

En 2008, alors que l'Église devenait de plus en plus étrangère à la société, le cardinal André Vingt-Trois, pas vraiment adepte de la « langue de buis », avoua devant ses confrères dans l'hémicycle de Lourdes que l'Église traversait une « grosse fatigue »<sup>90</sup>. S'il existe une lassitude provoquée par la mission pas toujours récompensée, il est une autre fatigue encore plus insidieuse et lourde qui gagne certains « agents pastoraux » : la fatigue de croire ! Des fidèles, théologiens et même des pasteurs ne sont pas seulement fatigués d'évangéliser, ils semblent fatigués « d'être » catholiques, comme si leur foi, le contenu du Credo et de la morale leur étaient devenus un poids trop pesant : « Souvent fatigués de leur foi, ils [des chrétiens, prêtres, évêques, théologiens], la considèrent comme un bagage très lourd, qu'ils traînent certes sur leur chemin mais qui ne leur donne pas de joie », diagnostiquait le cardinal Joseph Ratzinger voici déjà plus de vingt ans<sup>91</sup>. Lorsqu'on ne supporte plus le décalage avec l'esprit du monde, certains « sujets qui fâchent », notamment en matière de foi et de morale sans cesse brocardés par les médias mainstream, deviennent pour l'homme d'Église incertain, un fardeau gênant, de plus en plus lourd à porter, si bien qu'il finit par passer à la trappe.

Nombre de personnes croyantes semblent ne plus être choquées d'entendre des « énormités » doctrinales, comme si la confusion doctrinale, telle une gentille musique, s'était installée au point de s'y être habitué, comme si le relativisme était devenu la nouvelle norme, comme si la nouvelle vérité était qu'il n'y avait plus de vérité immuable ! À nouveau une parole de sagesse du Cardinal de Lubac : « Si l'hérétique ne nous fait plus horreur aujourd'hui comme il faisait horreur à nos ancêtres, est-ce à coup sûr parce que nous avons au cœur plus de charité ? Ou ne serait-ce pas peut-être trop souvent, sans que nous osions nous le dire, parce que l'objet du litige, à savoir la substance même de notre foi, ne nous intéresse plus ? Hommes de foi trop habituée et trop passive, peut-être les dogmes ne sont-ils plus pour nous le Mystère dont nous vivons, le Mystère qui doit s'accomplir en nous. Alors, en conséquence, l'hérésie ne nous choque plus<sup>92</sup>. » En cette période de l'histoire particulièrement chahutée, redécouvrir les racines de notre foi et la beauté de l'identité catholique n'est pas seulement nécessaire en vue d'un second souffle, c'est une question

---

<sup>90</sup> [https://www.la-croix.com/Archives/2008-04-02/Le-cardinal-Vingt-Trois-reconnait-la-fatigue-de-l-Eglise.-\\_NP\\_-2008-04-02-316513](https://www.la-croix.com/Archives/2008-04-02/Le-cardinal-Vingt-Trois-reconnait-la-fatigue-de-l-Eglise.-_NP_-2008-04-02-316513)

<sup>91</sup> Cardinal Joseph RATZINGER, *Le sel de la terre*, Entretiens avec Peter Seewald, 1997, Éd. Flammarion/Cerf, p. 118.

<sup>92</sup> Cardinal Henri DE LUBAC, *Œuvres complètes*, XXXI, « Paradoxes », Éd. du Cerf, 2010, p.181.

de vie ou de mort : « Si nous ne retrouvons pas une partie de notre identité chrétienne, nous ne survivrons pas aux défis de cette heure », avertissait encore Benoît XVI<sup>93</sup>.

## 2. Cultiver la « haine » de l'esprit du monde

Saint Jean exhorte les disciples du Christ à aimer les gens qui sont dans le monde : « Si quelqu'un dit : 'J'aime Dieu' et qu'il déteste son frère, c'est un menteur » (1 Jn 4, 20). Mais le disciple bien-aimé demande par ailleurs aux chrétiens de ne pas aimer l'esprit du monde : « N'aimez ni le monde ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui » (1 Jn 2, 15).

Le Concile Vatican II a désiré que l'Église fasse son *aggiornamento*. Certains ont malheureusement compris cette « adaptation » de l'Église au monde moderne dans le sens d'un « alignement » de la foi et de la morale sur les maximes du monde contemporain. Jacques Maritain a très vite déchanté lorsqu'il a constaté les ravages causés par « l'esprit du concile »... que dirait-il aujourd'hui ? « Il me paraît bien significatif au point de vue de la philosophie de l'histoire, que dans le même temps où au Concile, le Saint Esprit fait proclamer (...) des changements d'attitude qui représentent un progrès immense (et qui ont beaucoup trop tardé), dans le même temps un ouragan de bêtise et d'abjection d'une puissance extraordinaire et apparemment irrésistible souffle tout autour sur la vaste étendue du monde catholique et spécialement ecclésiastique. Cette crise me paraît une des plus graves que l'Église ait connue. Elle a à mes yeux un caractère eschatologique et semble *annoncer de larges apostasies*. (...) Ce que nous voyons aujourd'hui c'est un *agenouillement délirant et général devant le monde*. Tous ces catholiques, tous ces prêtres *en extase devant le monde*, poussant dès qu'il s'agit de lui des gémissements d'amour et d'adoration, et répudiant frénétiquement tout ce qui, soit dans l'ordre intellectuel, soit dans l'ordre spirituel, a fait la force de l'Église, c'est vraiment un curieux spectacle<sup>94</sup>. »

Un catholique doit « être dans le monde sans être du monde<sup>95</sup>. » Hier, aujourd'hui et demain, cette ligne de crête sera toujours difficile à tenir pour un disciple du Christ. Dans certaines circonstances difficiles, cela relèvera du combat spirituel, tant le monde peut être un rouleau compresseur pour la foi. Le pape François n'a de cesse de mettre en garde les catholiques contre la tentation diabolique de la mondanité spirituelle : « Ceci, c'est un peu une possession diabolique 'de salon', disons cela. Et c'est ce que le diable fait lentement dans notre vie pour changer les critères, pour nous pousser vers la mondanité. Il s'immisce dans notre façon d'agir, et nous nous en rendons compte difficilement. Et ainsi, cet homme devient un homme mauvais, un homme opprimé par la mondanité. Et ceci est ce que veut le diable : la mondanité. C'est ainsi que l'on devient 'des chrétiens tièdes, des chrétiens

---

<sup>93</sup> Cardinal Joseph RATZINGER, *Le sel de la terre*, Entretiens avec Peter Seewald, 1997, Éd. Flammarion/Cerf, p. 214.

<sup>94</sup> Jacques MARITAIN, *Lettre à Dom Jean-Baptiste Porion chartreux*, le 16 mai 1965.

<sup>95</sup> Parole inspirée de *l'épître à Diognète*, document important des premiers temps de l'Église : « Les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par la cité, ni ... aucun de ceux qui les haïssent ne sauraient dire pourquoi [...] ils sont comme l'âme dans le monde sans être du monde. » : *Épître à Diognète*, V, 1-10.

mondains', avec un mélange, une 'macédoine', entre 'l'esprit du monde et l'esprit de Dieu'<sup>96</sup>. »

Un autre jésuite, le Cardinal de Lubac, avait déjà mis en garde l'Église, tentée de laisser le monde pénétrer en elle. On ferait bien aujourd'hui de réentendre son avertissement : « Quand le monde pénètre à l'intérieur de l'Église, il y est pire que le monde tout court. Il n'a, de celui-ci, ni la grandeur dans l'éclat illusoire, ni cette espèce de loyauté dans le mensonge, la méchanceté et l'envie, reconnus d'avance comme sa loi. Quand le monde ecclésiastique est monde, il n'est du monde que la caricature. C'est le monde, non seulement en plus médiocre, mais encore en plus laid<sup>97</sup>. » Le grand danger qui menace nombre de catholiques et de pasteurs est de ne plus faire la différence entre le *monde* qui est aimable, et *l'esprit du monde* qu'on doit combattre. Au nom de l'esprit d'ouverture, de la compassion envers les personnes, de la tolérance vis-à-vis de la diversité, de l'inclusion, certains membres de l'Église ont tout bonnement épousé l'esprit du monde.

### 3. Retrouver « l'angoisse » du salut des âmes

Ce qui frappant dans l'expérience des saints, c'est leur souci des âmes, pour ne pas dire leur angoisse pour le salut des âmes : « Je veux gagner des âmes au bon Dieu ; c'est si important le salut des âmes ; si un pasteur reste muet en voyant Dieu outragé et les âmes s'égarer, malheur à lui », disait Jean-Marie Vianney<sup>98</sup>. Reconnaissons-le humblement, cette inquiétude du salut ne nous met plus guère la pression aujourd'hui, l'expression même de « salut des âmes » a été tout bonnement bannie du vocabulaire pastoral<sup>99</sup>. Il y en a au moins un qui se frotte les mains avec cet oubli du salut des âmes, c'est le diable, cela fait si bien le jeu de sa petite entreprise ! Il l'avoua au curé d'Ars : « Que tu me fais souffrir ! S'il y en avait trois comme toi sur la terre, mon royaume serait détruit... tu m'as enlevé plus de quatre-vingt mille âmes<sup>100</sup>. » Sans du tout se prendre pour le Bon-Dieu, sans tomber dans une inquiétude malade, le salut des âmes devrait être le souci constant de l'apôtre, comme le rappelle le dernier canon du Code de droit canonique : « Le salut des âmes qui doit toujours être dans l'Église la loi suprême<sup>101</sup>. »

Le cardinal Sarah, dans son ouvrage *La force du silence, contre la dictature du bruit*, relève cette dérive possible pour l'Église de réduire le salut des hommes en un vague humanitarisme : « La mission sociale est fondamentale mais le salut des âmes est plus important que tout autre travail. Sauver ne consiste pas seulement à soigner, mais surtout à entraîner vers Dieu, convertir, pour faire revenir les enfants prodiges vers la maison du Père des miséricordes. Le rôle premier et fondamental de l'Église reste aujourd'hui le salut des âmes. Dans un monde sécularisé et décadent, si l'Église se laisse engluier par les sirènes

---

<sup>96</sup> Pape FRANÇOIS, *Homélie* de la messe à la Maison Sainte Marthe, le 13 octobre 2017.

<sup>97</sup> Cardinal Henri DE LUBAC, *Œuvres complètes*, XXXI, « Paradoxes », Éd. du Cerf, 2010, pp. 180-181.

<sup>98</sup> Procès de l'ordinaire, p. 134.

<sup>99</sup> Pour comprendre les mécanismes et les glissements théologiques qui ont conduit à cet oubli du salut des âmes, on lira avec grand profit l'ouvrage du père Denis BIJU-DUVAL, *Faut-il encore se soucier du salut des âmes ?*, Éd. de l'Emmanuel.

<sup>100</sup> A. MONNIN, *Le Curé d'Ars. Vie de J-M Vianney*, Éd. Douniol, Lyon, 1861, Tome I, p. 439.

<sup>101</sup> Code de droit canonique (1983), n° 1752.

matérialistes, médiatiques et relativistes, elle risque de rendre vaine la mort du Christ sur la Croix pour le salut des âmes<sup>102</sup>. »

## 4. Retrouver le sens de l'adoration

Selon Benoît XVI, une des causes profondes de la crise de l'Église, provient de la perte de l'adoration dans la liturgie : « La cause plus profonde de la crise qui a bouleversé l'Église réside dans l'obscurcissement de la priorité de Dieu dans la liturgie. Tout cela m'a conduit à me dédier au thème de la liturgie... parce que je savais que le vrai renouveau de la liturgie est une condition fondamentale pour le renouveau de l'Église<sup>103</sup>. » Quelles logorrhées parfois dans les messes sous prétexte de pastorale, quelle perte du sens du sacré dans la manière de se comporter dans certains offices liturgiques, dans la façon de communier ! L'urgence est bien de retrouver l'adoration, de redécouvrir que la messe est essentiellement adoration. Déjà en son temps, saint Augustin enseignait : « Que personne ne mange cette chair à moins qu'il ne l'ait d'abord adorée. Non seulement nous ne péchons pas si nous adorons, mais nous pécherions si nous n'adorions pas<sup>104</sup>. » En bon disciple de l'évêque d'Hippone, Benoît XVI éprouve le besoin de rappeler cette vérité trop souvent oubliée selon laquelle la « célébration eucharistique est en elle-même le plus grand acte d'adoration de l'Église<sup>105</sup>. »

## 5. Adopter Marie « victorieuse des hérésies »

« On ne sait vraiment plus ce qu'il faut croire ou dire quand on entend des pasteurs enseigner des choses parfois totalement contradictoires ! » Combien de fois suis-je amené à entendre ce questionnement inquiet de la part de fidèles ou de prêtres, dans le cadre des retraites prêchées. En ces temps particulièrement incertains où la fidélité au saint dépôt de la foi est mise à mal, il est nécessaire d'adopter la Vierge Marie : « Ne crains pas de prendre chez toi Marie » (Mt 1, 20). Parce qu'elle est la Mère du Verbe, elle a une sensibilité toute particulière envers ce qui touche les mystères de son Fils, de l'Église et de la foi. Depuis les débuts de l'Église elle est reconnue comme celle qui préserve des hérésies. Il est touchant d'entendre Benoît XVI témoigner de sa redécouverte du mystère de Marie pour notre temps : « Quand j'étais jeune théologien, avant (et même pendant) les sessions du Concile, comme il est arrivé et comme il arrivera encore aujourd'hui à beaucoup, je nourrissais quelques réserves sur certaines formules anciennes comme, par exemple, la fameuse *de Maria nunquam satis* – 'sur Marie on ne dira jamais assez'. Elle me paraissait exagérée. J'avais aussi du mal à comprendre le vrai sens d'une autre expression fameuse [...] qui veut que la Vierge soit 'victorieuse de toutes les hérésies'. Aujourd'hui seulement – en cette période de confusion où toutes sortes de déviations hérétiques semblent venir frapper à la porte de la foi authentique –, aujourd'hui je comprends qu'il ne s'agissait pas d'une

<sup>102</sup> Cf. Cardinal Robert SARAH, *La force du silence, contre la dictature du bruit*, Éd. Fayard, (2016).

<sup>103</sup> Préface russe du XI<sup>e</sup> volume de ses *Opera omnia*.

<sup>104</sup> Saint AUGUSTIN, *Enarrationes in Psalmos*, XCVIII, 9.

<sup>105</sup> BENOÎT XVI, Exhortation apostolique post-synodale *Sacramentum caritatis*, 7 mars 2007, n° 66.

exagération de dévots, mais de vérités plus que jamais valables. » Il conclut peu après : « Si la place occupée par la Sainte Vierge a toujours été essentielle à l'équilibre de la foi, retrouver aujourd'hui cette place est devenu une urgence rare dans l'histoire de l'Église<sup>106</sup>. »

---

<sup>106</sup> Cardinal Joseph RATZINGER et Vittorio MESSORI, *Entretien sur la foi*, Éd. Fayard, pp. 122-123.  
L'arrière-fond de la crise actuelle de l'Église : entre Américanisme et modernisme